

# SKED

RAYONNEMENT



CAHIERS DES JEUNES CHRÉTIENS CELTES

**S**EVEL **K**ELTIA **E**VIT **D**OUÉ

N° 5

## SKOWTED BLEIMOR

war don : EIBHLIN A RUN

gant Carol o Daly

**G**OUNDOR ebet deomp-ni, Skowted Bleimor :  
Dilezet evit Breizh ti kozh hon tad.  
Pep karreg 'hed ar mor,  
Pep menez ha pep tor,  
Pep traonienn ha pep koad  
Zo goudor deomp.

Douar ebet deomp-ni, Skowted Bleimor :  
Aet eo hor bro e dalc'h ar Broiou-Krec'h.  
Ar bed a-bezh avat,  
Maez frank evit ar gad,  
An trevad hag an trec'h  
Zo douar deomp

Gounid ebet deomp-ni, Skowted Bleimor :  
Fae zo bet graet ganeomp war an Danvez.  
Levenez mont en hent  
Da heul hon Tadou-Kent  
'vit ar Feiz hag ar Yezh  
Zo gounid deomp.

Skoazell ebet deomp-ni, Skowted Bleimor :  
Dizanvez, balc'h ha paour e vezomp holl.  
Met hon digoll zo splann :  
Galv Doue war al lann,  
E-kreiz an avel foll,  
Zo skoazell deomp.

KERAOD.

## Nos Chevaliers viendront



**S**OYEZ ici le bienvenu, Saint Telo, vous que les Triades saluent comme l'un des Trois Hôtes Bienheureux de Bretagne. Votre présence est déjà en nous comme rien n'y fut jamais. Depuis des mois, j'ai laissé pour vous ma porte ouverte sur la route comme si vous deviez vous présenter d'un moment à l'autre. Je n'ai pas vu passer un cavalier sans lui donner asile. J'avais peur d'être obligé de combattre sans vous avoir reconnu. Je ne cessais de m'interroger sur votre visage et votre air. Il faut l'avouer : les trois corps que Dieu

fit pour vous (1) ont dérouteré tout autant l'amour des tailleurs d'images que la haine de vos adversaires. Protecteur des cavaliers et des forgerons, si vous étiez dans les forges où l'on martelait des épées, dans les halles où l'on ferrait des chevaux, dans les champs-clos où l'on rompait des lances, vous aimiez par dessus tout les raids lointains au-delà des frontières — et même dans l'Au-Delà tout court. Innombrable, jouant sans répit du marteau et des éperons, vous vous multipliez aux avant-postes, aussi attentif à vous présenter à la fois sur tous les théâtres d'opération qu'à vous dissoudre dans le paysage au passage de la colonne adverse... Après avoir promis à l'un de nos rois que la cavalerie bretonne serait toujours victorieuse, vous avez un soir disparu pour de bon...

— J'ai tenu ma promesse. La Bretagne n'a perdu sa guerre qu'après avoir perdu ses cavaliers. Et avec sa cavalerie, tous ceux qui combattent au-dessus de la mêlée : la noblesse, les cadres du peuple. La débâcle de Saint Aubin n'a fait que précipiter un état de choses qui datait de bien avant. Il est tragique d'avoir à se battre lorsque les chefs manquent à la race ou — ce qui revient au même — lorsque la race manque aux chefs. Les Eclaircisseurs qui ne connaissaient plus la Route, les Guides qui ne savaient plus la langue de ceux qu'ils devaient conduire, ne cherchaient qu'à tirer leur épingle d'un jeu dont le sauve-qui-peut, le saut-par-dessus-la-barrière et le passage-dans-l'autre-camp n'ont jamais cessé d'être les seules règles. Pendant des siècles encore, on a coupé les têtes qui refusaient de disparaître. C'est le sort réservé aux porteurs de mauvaises nouvelles. Nous n'en avions plus de bonnes. La piétaille est restée seule à la Bretagne. Des hommes vivent toujours dans les villes, les châteaux et le haut des tours d'ivoire. Ils habitent la Bretagne. Mais ils n'y ont laissé que leurs corps. Et leurs corps, en leur absence, sont un encombrement pour tout le monde.

— C'est depuis lors que vous avez quitté les villes et les châteaux. Après avoir été taillé dans le granit du grain le plus fin, porté sur les autels et couronné de bruyère, vous vous êtes confiné dans l'invisible. On vous sentait partout présent. Mais on ne vous voyait plus guère que dans la clau-

(1) Triade 78 de la Myvyrian Archaeology of Wales.

\* ME ZO LAGAD AL LU : Je suis l'œil de l'armée, cf. La prière du gasteur - Ar en deulin.

destinité. Vous avez vécu dans les granges et dans les pressoirs de pommes où la perfidie n'a pu vous traquer. Au jour des grandes guerres, vous avez reparu dans tous les chouanages où l'on braconnaît du Bleu. Le fourmillement de votre présence suffisait à jeter hors d'eux les meilleurs généraux. C'est que vous meniez votre affaire selon la loi de la lande. Point de Descartes là-dedans, Mais du renard et du loup. Vous vous y montriez un excellent joueur. Un peuple de calcul avait soudain affaire à notre spontanéité. Nous le bousculions dans son sérieux... Hélas! depuis lors notre sang n'a cessé de couler en vain dans vos mains ouvertes. Pourquoi nous avez-vous abandonné?

— Je voulais labourer, mon ami, et semer. Quelque chose de vivant... Quelque chose pour l'Éternité.

— Et le reste, cela ne vous paraissait pas éternel?

— Non, mon ami.

— Il ne demeure plus grand chose de la Bretagne après votre retraite.

— Le paysan reste... Il reste l'homme, il reste le champ. ...Il fallait du bétail, des pâturages, des emblavures pour toutes sortes de besoins. Il fallait sauver le beau tissu vivant qui peut élaborer le sang de la Race même avec le pain de l'étranger. Fantassins de toutes les guerres, les paysans bretons ont fait à pied les étapes de la retraite. Les nobles les ont faites à cheval. C'est pourquoi les paysans connaissent encore la Route-au-but-lointain, les tertres où furent cachés les trésors de guerre et bien d'autres secrets sur nous-mêmes que les cavaliers ont perdus. Tournés vers le passé du peuple mais aussi vers tous les horizons étrangers pour en absorber les images multiples, ils ont entassé dans leurs coffres, leurs bahuts, leurs granges, pêle-mêle avec leurs semailles, en urac, comme une ample récolte, des tas de souvenirs communs, des joyeux, des pénibles, les légendes de la Mort, la parole du chef de clan devenue proverbe, les conquêtes successives dues à l'esprit des meilleurs et des plus grands de la race, les fanfreluches de la cour des Rois et les guêtres blanches rapportées de Waterloo ou de Sedan. Toutes ces merveilles qui n'étaient souvent que les laissés-pour-compte des peuples voisins furent astiquées, pétries ou triturées selon un style inédit. Elles mûrissaient et devenaient du folklore. Parfois le motif se montrait rebelle à l'inspiration populaire et conservait la trace d'un décalage profond entre le rythme original et l'harmonie celtique. L'apport étranger gardait l'allure d'un emprunt. Peu à peu l'on se mit à regarder comme des exemples typiques les cas où l'emprunt devenait du folklore. C'était le signe de la fin. Du jour où elle eût fini d'absorber, la Bretagne cessa de rayonner. Elle ne pouvait plus changer que pour mourir. Tous ceux qui se sentaient la vocation de gardien-de-magasin-de-biniouseries se sont mis à jeter le discrédit sur l'admirable offrande du monde. Le paysan est le complice involontaire de cette trahison. Il garde le souvenir des vieilles aventures mais se défend d'en entreprendre de nouvelles. Il est le Roc en place. En lui l'inertie fait équilibre à l'effort. Il a moins de ressources que de poids mort et c'est, hélas! de la mise en commun des poids morts que toute décadence est faite. La Bretagne est un de ces peuples moribonds qui n'ont plus d'orateurs mais qui se mettent à parler pour eux-mêmes. A parler si bas, mais avec une telle certitude de vivre encore! Ils ne peuvent entendre que leur propre voix. Leurs voisins ne comprennent plus les mots. Mais le monde entier pourrait savoir tout ce qu'ils disent... Les Bretons vont et

viennent dans leur propre mort. Mais ils croient vivre parce qu'ils sont habitués à cet enterrement comme à la plus terrible des maladies chroniques. Un temps vient où les tisons que la patience des vieilles femmes a su garder vivants dans le mystère des foyers, ne peuvent plus être sauvés que s'ils sont portés par des coureurs, à travers le monde, comme des torches dévorantes. L'heure est venue pour la Bretagne. Si mes amis me font défaut, la Fleur Rouge mourra gelée, comme une plante d'une autre saison, au cœur de la nuit claire.

— A quels signes ces hommes reconnaîtront-ils qu'ils doivent prendre le départ?

— Ils éprouveront le désir de connaître. Ils sauront en leur cœur qu'ils ne sont pas arrivés. Ils sentiront le besoin de lever la tête pour compter la foule.

— Et la foule, la laisserez-vous manquer la course?

— On ne convertit pas la masse aux devoirs d'un service exigeant. C'est par la tête que la Bretagne est morte. C'est par la tête qu'elle revivra.

— N'est-ce pas le propre des Hommes Biens de se croire arrivés?

— C'est pourquoi je n'en ai que faire. Les Hommes Biens sont de beaux fruits, juteux de tous leurs héritages. Ils ont macéré dans le sucre des castes. Mais ce ne sont que des fruits. Tout ce que nous y trouvons cadre avec ce que nous attendions, même les surprises des déjeuners sur l'herbe. Ce n'est point par les Hommes Biens que la force aveugle est déviée dans la direction nécessaire, mais par les Irréguliers, ceux qui ne font pas comme tout le monde, se lient à des jeux parfois interdits, s'engagent dans des routes dont nul avant eux ne s'était avisé. Le peuple dont ils sont les fils, peut essayer les pires désastres, ils restent au-dessus de la contagion mortelle. Ils se dressent, intacts, au sein de la destruction, et, si le génie de l'espèce n'a pas encore jeté ses derniers brandons, tout peut soudain se rallumer au feu solitaire de leur foi.

— Quelle classe faut-il transformer pour en faire la chevalerie dont l'audace saura devancer les aspirations de tout le peuple?

— Aucune. Je compte mes hommes dans toutes. Les classes sont des haltes, des postes de relais. Qui les accepte, prend acte de la commune détresse. Qui les dépasse, hâte le rachat du pays.

— Ne craignez-vous pas de trop demander. Beaucoup d'entre nous sont nés pour des besognes médiocres, des vies de sommeil et des horizons bas.

— Le métier de chevalier ressemble aux autres comme un frère. Mais il ne comporte ni salaire ni vacances. Des trois missions qui sont les siennes, la première est le choix. Nous ne pouvons laisser pulluler les formes les plus viles de notre nature cultivées avec amour par l'adversaire. Nous ne pouvons laisser toutes nos tendances — même les plus celtiques — courir la bride sur le cou. Il faut éliminer, élaguer, styliser ce qui doit l'être. Le chevalier est le



tailleur qui découpe le tissu brut suivant les patrons divins. Le chevalier est le paysan dont le fléau sépare de la paille des illusions, des erreurs et des fausses-découvertes, le grain des expériences valables. Le chevalier est le meunier qui passe la substance étrangère au crible d'acier des vieilles disciplines nationales avant de distribuer au peuple les éléments nécessaires à la richesse de son sang. Ce rôle de cordon sanitaire n'est pas un métier de tout repos. Le chevalier est un soldat : qui dit choix, dit lutte.

— C'est cette lutte que nos cœurs appellent de toute leur jeunesse. Car c'est en elle que nous sommes habitués à voir le métier de chevalier. Depuis que nous avons découvert cette vieille frontière celtique que nos pères ont perdu l'habitude de garder, il n'est pas un d'entre nous qui ne se sente à la fois plus vulnérable et mieux défendu.

— Le temps n'est plus où l'on pouvait dire en parlant du voisin : Sépare ma cause de celle du peuple injuste et trompeur ! Vous êtes engagés dans un corps à corps où Dieu seul peut reconnaître les siens. C'est en vous qu'il faut d'abord terrasser l'adversaire. La victoire exige le sacrifice total d'une vie moyenne à une vie grande, avec tous les risques sans profit, toutes les charges sans plaisir, tous les devoirs sans récompense que peut imposer l'Événement. Une chevalerie naissante se distingue moins par les honneurs dont elle se pare que par les services exceptionnels qu'elle accepte de remplir. Le privilège de l'aristocratie traditionnelle fut d'accepter l'impôt du sang.

— N'est-ce pas une « sélection à rebours » que vous nous demandez ? Quelle chance pour la tourbe que le carnage de meilleurs ! Tout élite ne devrait-elle pas s'interdire les risques de la bataille ? Une aristocratie ne peut-elle se dégager sans cet holocauste ?

— Autant vouloir une forge sans feu ! L'épreuve est nécessaire. Car c'est elle qui enlève le Jeu aux Hommes Biens pour le donner aux Irréguliers. C'est elle qui annule la suprématie des moyens d'argent et des artifices de la parole pour faire de l'aptitude au sacrifice la seule puissance d'action. C'est par elle que le geste du soldat devient la musique du monde et rejoint la mission providentielle des marins et des gardiens de phare. La sécurité d'une frontière ne repose que sur le don total : la main qui s'ouvre et non le poing fermé...

— Pour assurer nos frontières en les dépassant, nous comptons sur votre aide. Apprenez-nous que la science n'est pas un rempart contre le doute mais une porte sur l'inquiétude. Gardez l'âme des Celtes attentive aux appels du large comme à l'époque où nos pères faisaient de la parole de l'étranger l'un des principes de leur richesse.

— Depuis la défaite de St Aubin vous avez perdu l'intelligence de l'étranger.

— Quand la retrouverons-nous ?

— Quand vous saurez aimer vos ennemis. La résistance de la Bretagne à la pression qu'elle subit de la part de colosses étrangers, n'éveillera d'échos profonds que le jour où, en face de ce qu'elle refuse, elle dressera quelque chose de plus largement humain. IL FAUT CHANGER D'ETAGE. Alors la ville d'Ys pourra laisser ouvertes ses écluses sans risquer d'être submergée. Alors, au milieu de toute cette guerre, vous distinguerez les lieux de

vos repos définitif. Le tailleur qui saura penser autrement qu'en tailleur pourra devenir un chevalier d'une étrange vigueur car il s'adjointra la force du maçon qui saura voir la ville au-delà de son pan de mur et la force du paysan pour qui son champ ne sera pas tout. Vous saurez alors ce que vous devrez dans ce Réveil à la prodigieuse variété de mon pouvoir d'incarnation. Doué par le miracle que tu sais, à prendre tel aspect qui me met à couvert d'être démasqué, je serai confondu à chacun de vous, j'agirai par vos actes, je m'exprimerai par vos paroles, je me tairai dans vos silences. Vous n'aurez plus besoin de vous interroger sur moi. Vous me reconnaîtrez dans le visage de vos frères. St Telo, l'étudiant pâli par le jeûne, St Telo, le routier aux pieds ensanglantés. St Telo, le cavalier. St Telo, le forgeron, St Telo, le paysan, le maçon, le meunier, le marin, St Telo, le prêtre qui joindra l'action de tous à l'œuvre de la Rédemption et fera servir votre délivrance à l'ouverture du tombeau du Christ.

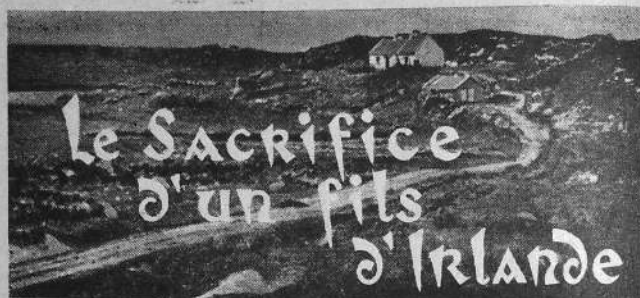
— Il y a des siècles que nous attendons le réveil d'Arthur.

— Arthur serait réveillé depuis longtemps si la Bretagne n'avait toujours à l'Heure solennelle, refusé l'un ou l'autre des trois engagements nécessaires : LA MAIN POUR LE CHOIX, LE GLAIVE POUR LA LUTTE, L'ENCLUME POUR LE SACRIFICE. Le glaive enfoncé dans l'enclume enseigne que la Chevalerie doit plonger profondément dans le Peuple. La main qui peut seule dégager et brandir l'acier clair, est celle du Héros marqué du Signe. Ce fut celle d'Arthur, lorsqu'il pénétra dans la cathédrale de Londres...

— C'est à vous qu'appartiennent l'enclume et le glaive. C'est vous qui tenez entre vos doigts le trésor menu mais inépuisable de la vie des patriotes. Qu'attendez-vous, Grand Forgeron, pour ouvrir de nouveau la cathédrale au chef que nous avons perdu ?

P. KERAOD.





## Hommage au Chanteur d'Iosagan <sup>(1)</sup>

**M**ORT de Parnell. Silencieux devant le tribunal d'adultère. Pauvre Parnell, « mon roi défunt ! » Voici que les familles se divisent : « Malheur à l'homme par qui le scandale arrive. — Devions-nous le lâcher sur l'ordre des Anglais ? (2). — Affaire Dreyfus, avant la nôtre. Hier, le faussaire Pigott l'accusait de crime et, confondu, se suicidait. Maintenant l'envoyé de Gladstone qui négociait avec lui dans la prison de Kilmainham, O'Shea lui réclamait son épouse. — Lorsque Patrice Pearse pénétra en classe, ce matin-là, il entendit le maître grommeler : « Enfin, Parnell est mort, le salaud ! ». — Mille voix hypocrites recouvrent la voix passionnée qui proclamait : « L'indépendance est notre but suprême ». L'Irlande mesquine applaudit aux felleuses insinuations du D<sup>r</sup> Maguire, de Trinity Collège. — « Nul n'a le droit d'entraver la marche d'une nation ». Les fautes du tribun se retourneront-elles contre l'Irlande ? « Vous voyez bien, votre grand homme ? prononce, hautaine, l'Ascendancy, dans ses maisons georgiennes de Stephen's Green... Et votre Home Rule, que vaut-il, défendu par cet adultère ? ».

Sur les bords de la Liffey, une foule passionnée suit le cortège funèbre. Où était Kitty O'Shea ? Octobre, pluvieux octobre de l'humide Dublin. Au long des quais, gris dans la brume, indifférents, passaient les cygnes. Cette cohorte d'hommes, sous les parapluies : Sinn Feiners. L'Irlande généreuse pardonnait au vieux chef.

Un certain James Pearse, sculpteur sur pierre, établi au n° 27, Great Brunswick Street (3), à Dublin, répond au Docteur Maguire dans un pamphlet qu'il adresse au Gouvernement britannique : « L'Angleterre n'a aucun droit moral à gouverner ce pays... »

Cet homme n'est pas Irlandais, mais Anglais. L'ainé de ses quatre

(1) « Jésus » titre d'un poème de Patrice Pearse.

(2) Cf. James Joyce, *La querelle* chez Charles Dedalus.

(3) Aujourd'hui Pearse Street.

enfants se nomme Patrice-Henry Pearse. — en irlandais Padraig-Mac Piarais. Il me plaît que le père de Pearse ait été cet homme juste. James Pearse et la comtesse Markiewicz sont les garants du droit irlandais.

Le propre d'une cause juste : elle rallie à elle les « étrangers ». Tant de Hauts-Bretons défendent cette langue rude, incertaine, inso-lente, qu'ils ne parleront jamais.  
Nostalgie de ce qui vous manque.

Longtemps après la mort de Pearse, un de ses juges, un Anglais :

— Pearse, what a good and brave man !

Comme ce cri des soldats anglais devant le bûcher de Jeanne...

La vie de Patrice Pearse est simple. Très tôt, lorsqu'il eut choisi de sauver l'honneur de l'Irlande, elle s'orienta vers la fosse commune d'Arbour Hill.

Ce Celte (4) qui ressemblait à tant de nous, sur les traits fins duquel se lisait la tendresse du poète plus que l'ardeur virile du soldat, fut le maître de sa vie et le maître de sa mort. Etudiant, avocat, puis maître aimé de Saint-Enda, toutes ces étapes apparaissent secondaires auprès de cette volonté inflexible de sauver son peuple qui forme le noyau de ses desirs, le lien public de ses activités. La vie du militant se déroula harmonieuse jusqu'à la catastrophe finale qui devait être pour cette vie prit un sens et sa légitimation et, tout compte fait, son unité. Cette mort de Pearse, dans la cour de la prison de Kilmainham, devient la preuve d'une abnégation si totale, d'une foi si pure qu'elles firent trembler le bras des soldats chargés de le fusiller.

Enfant grave et passionné, il avait écouté, sur les genoux d'une vieille tante, contemporaine des Fenians, les ballades gaéliques de Raftery l'aveugle, le récit des jours glorieux des O'Neill de Clanaboy, la mélodie des « Comtes en Exil » lorsque Cromwell, débarquant dans la baie de Galway, regretta de n'y point trouver d'arbres pour y pendre les Gaëls. S'il est vrai qu'une vie d'homme n'est le plus souvent qu'une pensée d'enfant réalisée dans l'âge mûr, quelle fut donc cette résolution du jeune Pearse ? Est-ce dans la nuit où il réveilla « Petit Homme », son frère Willie, pour prononcer le serment de frapper un jour un coup pour la liberté de l'Irlande ou de mourir en essayant de la délivrer ? Fut-ce de venger Emmet ou Parnell ? Devant l'Irlande meurtrie, obéissait-il davantage à l'impérieux désir de justice des Gaëls ou à l'amour de son peuple ? « Si je meurs, ce sera de l'excès d'amour que j'ai porté à mon peuple ».

Il ne voulait pas seulement l'Irlande libre, il voulait une Irlande gaélique. Inlassablement, il définit le but de sa vie : « L'Irlande unie, libre et gaélique, gaélique et libre » (5). L'une ne saurait aller sans l'autre. Elles

(4) Les Celtes sont nombreux dans le Devon d'où le père de Pearse était originaire. James Pearse avait épousé une jeune fille du Comté de Meath, Margaret Brady, belle comme peuvent l'être certaines « collun » entre Drogheda et Kells.

(5) Hélas ! toujours à conquérir.

s'élèvent ensemble dans la pensée de Pearse et des jeunes gens ardents qui l'entourent. Les plus grands patriotes, les Wolfe Tone et les Emmet demeuraient anglicisés dans leur vie privée. A l'inverse de ceux qui croient que l'indépendance assurera sans combat la gaélicisation de l'Irlande, de ceux qui cherchent l'Irlande à travers sa liberté, il comprit très tôt que le combat était simultané, et qu'il était urgent de sauver l'Irlande gaélique afin de sauver toute entière, l'Irlande (6). Et cette terre des libres Gaëls ne sera pas l'Irlande mièvre et mélancolique qu'inventa Thomas Moore et dont peuvent s'éprendre les ennemis de l'Irlande, celle des fermes sombres et des vieillards résignés du Connemara, mais l'Irlande juvénile des razzias ou du christianisme viril de Saint-Columkille, Celle d'autrefois.

*L'Irlande romantique est morte et enterrée*

*Elle est dans la tombe avec O'Leary*

s'écrie Yeats en 1913. Par delà les longs siècles de l'agonie, Pearse retrouvait Feargus et Conall et Conchobar.

Dans la mansarde d'O'Leary, Dame Street, Pearse suivit les cours de gaélique du vieux chanoine. A dix-sept ans, il avait publié « Trois Essais sur des sujets gaéliques » et, quatre ans plus tard, un recueil de poèmes anciens : « An taithriseoir » (Le Narrateur). Tout en conservant la langue du peuple, qu'il allait étudier, chaque année, dans le Gaeltacht, il donna à ses contes, à ses poèmes, à ses pièces (Le Roi), les formes modernes qui pouvaient seules rallier les nouvelles générations. Bientôt, il rompit avec O'Leary et les « vieilles sentinelles du gaélique ». Sur la colline de Nathfarnham, où les montagnards du Wicklow avaient massacré les Anglais du *pale* le lundi de Pâques 1207, il fonda le collège Saint-Enda où l'enseignement devait être donné en gaélique. Il ne voulait ni professeurs ni élèves mais, selon la tradition gaélique, des maîtres et des disciples et, mieux encore, des « camarades ».

La langue est la base de la nationalité. Façonnée par un peuple au cours des millénaires, elle exprime l'originalité puissante de la race qui s'éteint avec elle. Le magister anglican, le missionnaire puritain s'efforçaient de dénationaliser le peuple irlandais. Ils inculquaient à l'enfant une foi qui n'était pas la sienne, un patriotisme qui excluait le sien, une langue où son âme ne s'exprimerait jamais bien. En revanche, — progrès sensible, il devenait un citoyen britannique impérialiste et docile. Pearse s'élève contre ce crime perfide qui se couvre de prétextes scientifiques pour s'attaquer à ceux qui ne connaissent pas la ruse. « Il en fait même des eunuques animés de l'indifférence et de la cruauté des eunuques », écrit-il.

Ce n'est pas notre faute si la *Murder Machine* est venue fonctionner dans notre fin de terre, jacobine et rationaliste, et si chaque geste de l'Irlande nous rappelle notre communauté de sang, notre parenté de destin.

L'action politique de Pearse a-t-elle nuit au poète d'*Iosagan*? Y avait-il vraiment en lui, comme il le croyait, deux hommes, celui qui s'attristait devant la fragile beauté du monde et le militant qui devait proclamer la

(6) Et sur le plan spirituel. « La liberté est la condition essentielle de la vie spirituelle et pour garantir celle-ci, ils ont lutté sans trêve pour garantir celle-là », écrit de Pearse et de ses compagnons l'historien R.M. Henry.

République d'Irlande et mourir sous les balles incertaines d'un peloton anglais ?

Il s'écrivait de curieuses « lettres ouvertes » :

« Je ne sais point si je t'aime ou pas, Pearse. Tu ne te lies pas d'amitié avec les Gaëls. Je n'ai entendu personne dire : « J'aime Pearse ». On m'a dit que seuls les adolescents de Saint-Enda éprouvent de l'affection pour toi... Quand tu parais quelque part, Pearse, la mélancolie s'empare de l'assistance. Pourtant, tu as le don de l'éloquence, le bon genre de la parole. Tu fais rire ou pleurer l'audience à ton gré ; il y a donc deux Pearse en toi, le Pearse sombre et taciturne, le Pearse gai et brillant. Le premier se voit dans les tribunes publiques et à Saint-Enda ; je n'aime pas ce type taciturne. Dis-moi, lequel est le vrai Pearse ? »

Est-il donc devenu un héros de légende, tel qu'on chercherait vainement l'homme qui existait, avec ses colères terribles d'enfant, son enthousiasme juvénile pour Parnell, son amour passionné pour son frère Willie ?

Pour nous quelle unité dans cette jeune vie qui ne connut pas de souillure ! Il écouta son peuple, les pêcheurs d'Aran, les femmes aux jupes de futaine du Connemara, il se mêla à la foule des « pubs » dublinois avant d'adresser à l'Angleterre, sous le ciel clair du lundi de Pâques, cette flèche téméraire qui les blessa tous deux : l'insurrection de Dublin. Il se révoltait contre l'esprit du mal que le peuple appelle *Dearg-Daol* (on songe à ces monstres nés des visions terribles du prophète Blake). Peu de temps auparavant, il avait tracé lui-même le bref récit de sa vie inachevée :

« — Camarades ! mon frère vous a commandé en vous donnant l'exemple. Votre chef est celui qui, le premier, a parlé par des actes. Vous l'avez laissé partir seul avec quelques braves et vous avez prétexté la folie de sortir en aussi petit nombre. C'était de la folie, en vérité, mais une sainte folie qui nous a déjà donné une victoire, malgré vous. De la folie ? Vous voudriez donc que nous soyons prudents et sages ? Que les vieux restent, qu'un seul homme parte et frappe. Un seul homme peut racheter un peuple, comme un seul homme racheta le monde. Je sortirai les mains nues. Je ferai face aux Anglais et, seul, je serai suspendu à l'arbre comme l'Homme fut exposé nu devant les hommes ! » (Le Chanteur.)

Il y avait en lui, comme en tout Celte, un rebelle. Il s'avancait vers la Mort, lucide, au cours d'une vie rendue mille fois vivante par la certitude d'être pendu. « Nous ne serons que quelques-uns et ils nous pendront tous », répétait-il. Un seul jour, — oh ! rien qu'un jour, — il avait aimé (7). Il chanta son amour et se tut. Et maintenant, il devenait peu à peu semblable à Cuchulainn qui avait sucé le lait de Fionnachaomh et s'était détourné des femmes. Il ne s'était pas marié, il n'eut pas d'enfant. Il s'entoura de disciples auxquels il enseigna l'amour de la race et des armes. Pas mièvre le doux poète voulait que leurs corps blancs fussent solides et téméraires comme le sien. L'homme qui appartenait si totalement à son peuple illustrait la parole de Saint Jean : « Qui veut sauver sa vie la perdra, mais qui veut la donner la rendra vraiment vivante. »

(7) Cette jeune fille, ardente et belle, et qui l'aimait, se noya en sauvant un homme.

« REÇOIS TON FILS PREMIER NÉ DANS TES BRAS ET  
VEILLE JUSQU'A CE QUE JE VIENNE A LUI.

VIERGE MARIE! TU AS PARTAGÉ MA DOULEUR ET  
BIENTOT TU PARTAGERAS MA JOIE. »

PEARSE



...Cette mort est celle que j'aurais demandée si Dieu m'avait donné le  
choix entre toutes les morts...

**UNE MORT DE SOLDAT POUR L'IRLANDE ET POUR LA  
LIBERTÉ** Nous avons fait BIEN. Les gens diront des choses dures de nous  
maintenant, mais plus tard ils chanteront nos louanges.

Ne te chagrine pas de tout ceci mais pense que c'est un sacrifice que  
Dieu a exigé de moi et de toi.

Adieu encore, chère maman, que Dieu te bénisse pour ton grand amour  
pour moi, et pour ta grande Foi.

...Je t'appellerai dans mon cœur au dernier moment...

Ton fils,

PAT.

(Extrait de la dernière lettre de Patrick Pearse à sa mère,  
Prison de Kilmainham, Dublin.)

La sentinelle qui veille à la porte du château ferme la grille et s'écroule. Le Secrétaire d'Etat pour l'Irlande passe ses vacances à Londres ce lundi de Pâques 1916. Le Bataillon E 3 que Commande Pearse descendu de Rathfarnham pénètre dans la poste centrale de Dublin par les fenêtres. Un peloton de lanciers passe sur le pont O'Connell. Quatre hommes tombent. Dans la matinée, au Liberty Hall, Pearse est proclamé Président du Gouvernement provisoire de la République Irlandaise, le vieux syndicaliste James Connolly, qui combat à ses côtés, étant élu vice-président. Pearse a trente-six ans. Un peu plus tard, il monte sur une table et lit une proclamation : « Au nom de Dieu et des générations disparues dont elle reçoit son antique tradition de nationalité, l'Irlande par nos voix, appelle ses enfants autour de son drapeau pour conquérir sa liberté. ...Nous déclarons souverain et imprescriptible le droit du peuple d'Irlande à la propriété de l'Irlande et à la libre direction des destinées irlandaises. Nous appuyant sur ce droit fondamental et l'affirmant encore par les armes à la face du monde, nous proclamons ici la République Irlandaise, Etat indépendant et souverain, et nous vouons nos vies et celles de nos compagnons d'armes à la cause de sa liberté, de sa prospérité et de son élévation parmi les nations... »

Le samedi après-midi, la « glorieuse affaire » est terminée. Pearse remet son épée au général Lowe.

Le voici dans la prison d'Arbour Hill. Condamné à mort dans l'après-midi du mardi 2 mai. Une dernière fois, il affirme devant ses juges le droit suprême des peuples opprimés : celui de la rébellion. Eux seuls devraient avoir le droit de recourir à la violence. On ne lui laissa pas voir sa mère qui, de son côté, multipliait les démarches. Le père Aloysius faisait à Patrice de fréquentes visites. Par écrit, il donna des instructions pour la conduite du Collège Saint-Enda. Peut-être remporte-t-il alors sa plus belle victoire : James Connolly, incarcéré à l'hôpital militaire du Château, — on le fusillera sur sa chaise, — apprenant que Patrice Pearse souhaite le voir en paix, dans la religion de son enfance, répond : « Dites à Patrice que j'ai déjà fait selon ses vœux et que je vais mourir, non seulement en Irlandais, mais aussi en Irlandais catholique ».

Et maintenant que le voici lui-même pacifié, purifié, il chante son dernier poème :

*Cette beauté du monde m'attriste,  
Cette éphémère beauté...*

Son exécution eut lieu le mercredi matin, au petit jour. Il passa sa dernière nuit dans la prison de Kilmainham où se faisaient les exécutions capitales. Tant de « félons », tant de sinn feiners avaient passé avant lui dont l'ombre seule l'empêchait de reconnaître les noms gravés sur le mur de sa geôle ! C'était ici qu'on avait enfermé Parnell. Il attendit sa mort glorieuse. A huit heures, sans avoir pu revoir son frère, dans une cellule voisine, on le conduisit devant le peloton.

« Patrice se tint debout devant le peloton, dans la digne allure du soldat qui attend... Son visage était tranquille, son regard reflétait en même temps

la sérénité de son âme et la fermeté de son esprit. Son cœur appelait sa mère et tout son être semblait s'appuyer sur un bras invisible. Il y eut un délai de quelques minutes provoqué par l'hésitation d'un soldat trop ému de son sinistre devoir, mais Patrice ne parut pas s'en apercevoir... Les hommes du peloton étaient tous visiblement émus; leurs bras tremblaient; l'officier avait quelque peine à maintenir son sang-froid. Un soldat laissa nettement tomber les bras avec un soupir d'épuisement et de lassitude... C'était une affreuse minute de perdue. L'officier, se raidissant, et le revolver en main, fit un geste rapide; une salve et la victime s'effondra. La plupart des balles s'étaient écrasées contre le mur sans toucher le corps. L'officier courut vers le supplicié, lui tira le coup de grâce à l'oreille, puis faisant un signe de « demi-tour » aux hommes, s'éloigna brusquement. On a entendu dire que Pearse vivait encore quand il reçut le coup de grâce! » (8).

Le peloton qui emmenait Willie fit demi-tour.

Si nombreux que soient devenus de tels meurtres, cette mort de Pearse ne cessera jamais de nous émouvoir. Non pas que cette mort dépasse en horreur tant de crimes qui ont fait douter de la nature divine de l'homme, mais parce que ces crimes mêmes demeureraient inutiles si nous cessions de pleurer à la mort d'un seul homme. Pearse vient après les Fenians. Il symbolise le héros irlandais mais, si attaché que nous soyons à l'Irlande, cela ne suffirait pas. Il représente les jeunes hommes de ce pays et de tous les pays qui écoutèrent la voix impérieuse de la race et se donnèrent mission de défendre leur peuple au besoin contre lui.

Pearse éveilla l'Irlande. Cette goutte d'un sang généreux manquait à sa colère. Six ans plus tard le dernier soldat anglais quittait l'île indocile.

Le dernier ? pas tout à fait. L'Ulster demeure, terre irrédente, qui exige à nouveau de tels sacrifices. Comment ne pas associer au souvenir de Pearse celui d'un jeune Irlandais de dix-sept ans, Thomas Williams, fusillé durant cette guerre dans la prison de Belfast pour le meurtre d'un « cogne » anglais. (On ne veut rendre, par ce mot, que la haine méprisante du peuple irlandais pour les policiers britanniques). Mais Thomas Williams, que Winston Churchill refusa de grâcier, dut sentir battre le cœur de son pays dans les clameurs de la foule massée devant sa geôle, comme pour prouver que l'histoire de l'Irlande continue en ces dialogues terribles des foules et des prisonniers.

Alain GUEL.

(8) Le beau livre de Louis-N. Le Roux : « La vie de Patrice Pearse ».



## Message d'outre-tombe

# HAGE VENN AR VELEIEN laza ar brezoneg ?

Scrignac, 8 juin 1942 (1)

Monsieur le Vicaire général.

J'ai l'honneur de vous faire parvenir le rapport ci-dessous que je voudrais adresser aux prêtres de Bretagne (muni si vous le jugez à propos de votre imprimatur) comme un cri qui libérera ma conscience et comme un appel angoissé, en faveur de notre langue nationale en péril.

La guerre faite au breton, chez nous, devient de plus en plus violente, aussi plusieurs prêtres éçœurés par le drame pénible qui se joue actuellement sous leurs yeux m'ont écrit, autant pour déplorer les agissements néfastes de malheureux confrères que pour me prier d'intervenir avant qu'il ne soit trop tard.

Si nous avons si souvent lieu de nous plaindre, cela vient en grande partie de ce qu'on envoie dans nos paroisses les plus bretonnes des prêtres ignorant totalement notre langue et qui ne semblent pas se donner la peine de l'apprendre.

Pour s'excuser, ils trouvent toutes sortes de raisons, excellentes à leur gré, pour prouver que la langue bretonne doit être jetée aux orties.

J'ai voulu les éclairer.

Je souhaite que les directives données aux écoles, collèges et séminaires, en faveur du breton ne restent plus lettre morte comme par le passé.

Coûte que coûte, le breton sera sauvé; cela je puis le dire. S'il ne l'est pas par les prêtres, ne sera-ce pas un désastre pour la religion? Depuis Brizeux que de jeunes gens ont vu leur foi sombrer parce qu'ils n'ont pas trouvé dans le prêtre l'homme au patriotisme vigilant et éclairé.

Il ne faut pas que le clergé sous le fallacieux prétexte de faire œuvre pie, veuille maintenant extirper le breton du diocèse de Saint-Corentin et de Saint-Pol.

Y.-V. P.

**G**ANT ar skol-gatekiz ha gant Pask ar Vugale eo sebezus an taoliou yudas a zo bet skoet, war hor yezh; e kantonioù a-bez e welomp ar c'hatekiz hag ar retred vrezonek dilezet.

Re a destenioù a zo ledet dirak va daoulagad, ma n'heller mui nac'h

(1) Malgré la date ancienne de cette lettre, le Message de l'Abbé Perrot que « Sked » publie aujourd'hui est resté inédit.



ez eus e Breiz-Izel, beleien o waska ar brezoneg hag o teurel dismegañs warnan, n'eo ket hepken, e kuz met a-well d'an holl, dindan bannou an heol, lagad an deiz.

Pa welont e venner kaout abeg enno e leveront deoc'h, ken dinec'h ha tra : « Ni a ya e galleg, rak ar bobl her goulenn ».

An dra-ze n'eo ket gwir ; anaout a ran pobl Breiz koulz ha nikun ; ar gwit Vreiziz a zo tud gwer ha didrouz : gwelet a reont buan pegoulz e vez graet ruz warno ; ne garont ket avat, beza oc'h en em chala dirak ar c'henta a zegouez ganto war an hent, met, pa gavont unan hag e kredont lakaat o fiziñs ennañ, e tiskuliont dirazañ ar pezh a wask o c'halon. Na pet ha pet gwech n'em eus ket o c'hlevet, e Brest hag er parrezioù tro-war-dro, oc'h en em glemm, dre ma n'en em gavent ket ken er gêr, en ilizou savet gant o gwenneien, pe gant gwenneien o zud koz, dre ma ne glevent enno mui nemet galleg.

Ar re a c'houlenn galleg en ilizou n'eo ket ar bobl eo ; piou int neuze ?

Diavaezidi, peulies, hor c'hemer evit tud diwarlerc'h hag a glask ober o renkou e kement lec'h ma tremenont.

An hini a deu da jom, evit mat, en eur vro, kenta tra a dle deski eo yez ar vro-se.

Pa 'z an da Bariz pe da Londrez, ne vezan ket o c'hortoz klevet brezoneg en ilizou ar C'hallaoued, pe en ilizou ar Saozon, ha ne 'z an ket da c'houlenn digant o beleien ha goude ma vefe meur a Vreizad ouz va heul prezeg deomp e brezoneg.

An diavaezidi a zo e Breiz n'o deus nemet ober eveldoun pa zivroan. Piou int c'hoaz ar re a c'houlenn galleg en ilizou ?

Breiziz ha Breizadezed skoliet fall ha nac'het ganto ar brezoneg o deus desket war barlenn o mammou dre ma 'z eus bet roet da gredi dezo ne oa desket nemet ar re a gomze galleg ha dizek nemet ar re a gomze brezoneg ; met pa deuin da welet ar gaou a zo bet graet outo ouz o lezel da gredi e oa o yez, -unan eus ar re gaera a zo er bed, -eur benveg merglet ha didalvez, mat hepken da stlepel, dre douez al linad hag an drez, e toull ar c'hoz traou, ouz piou e troio o c'hounnar nemet ouz ar re a oa en o c'harg, o c'helenn war Istor o bro ha war Istor o yez ha n'o deus ket graet ?

Stlepel ar brezoneg er maez eus an ilizou a zo eta hada had daerou a-benn diwezatoc'h ha netra ken.

Eun digarez-toull all a glever alies gant ar veleien a venn gwaska ar brezoneg : « Perak, emezo, mont e brezoneg ? An holl a oar galleg bremañ ».

Ar brezoneg a zo bet kadoriet en ilizou Breiz, gant hor Zent koz, pemzek kant vloaz zo ha n'en deus graet nemet vat abaoe ha ne welan ket perak ez afe beleien da ober dezañ bremañ an dismegans skrijus d'e zigadoria.

Erfin pa welan ar genvreudeur geiz-se ne gaver a-bouez hini ebet eus an digarezioù a ledont, e leveront d'oc'h evit en em zizamma, hag o kredi ervat ne c'helloc'h ket rei lamm d'ezo ken : « Mat, kaer ho pezo lavarret, brasa mad ar Feiz a c'houlenn ma vo dilezet ar brezoneg ; ar brezoneg en deus lakaet ar Feiz da goll tachenn ; ar galleg hel lakay da c'hounit, e berr amzer, an tachennou kollet ».



Feiz ha Breiz zo daou ano hag a dle chom skoulmet keit ha ma yelo ar bed en dro.

Yann-Vari PERROT.

An Tad Maner a dle chom sebezet maro o klevet eun hevelêp komz o koueza eus genou belein an XXvet kantved. Petra? yez hor Zent koz, eur yez hag he deus graet kristenien ken start evel ma oa kristenien Breiz-Izel keit ha ma n'int ket bet kontammet gant an darempredou o deus bet gant tud fall war laeziou, ne vefe mui mat a-walc'h ken da vleina bugale ar Zent war du ar baradoz?

Setu aze, avat, neuze eun neventi souezus.

Eur yez drezi he-unan a ra ar mad pe an droug hervez menoz an hini hel laka da dalvezout ha netra ken, met anzav a rankan, koulskoude, mar deus eur yez en eun tu bennak hag a zo santel ez eo ar brezoneg rak, evit betek hen c'hoaz, n'eo ket bet implijet kalz muioc'h eget n'oa bet en amzer an tad Maner, evit skigna an droug.

Ma z eus tachennou digristen en eskopti, — hag e tro emañ d'her gouzout, n'em eus ket a boen o lavaret e vezo an hanter muioc'h c'hoazh pa vezo peurzivrezonekaet ar parrezioù. Gwelit petra a zo deuet da heul ar skolioù dizoue, ar c'hazetennou fall, ar sinemaou hudur, an diavaezidi direol, traou holl ha tud ha ne oa nemet galleg bep taol ganto hag hep distag?

Ha n'eo ket an dizouelez euzus eo hag a zo deuet, e berr amzer da c'houllonderi hon ilizou?

Hag e kredit neuze e teuy gwellaenn er vro, pa ne vezo mui klevet ger brezonek ebet ken, nag er c'hêriou, nag e maeziou Breiz-Izel?

Fazia kalz a rit. Hag arabad da zen lavaret emañ o klask trouz ha brezel, rak o klask ar peoc'h an hini emañ, met ar peoc'h ne deuy nemet pa zougo ha pa viro pep hini gwirioù e nesa.

Ar brezoneg a zo en ilizou Breiz ha mat eo e chomfe enno; en e dra eman; stlapet eo bet er maez eus darn anezo ha mall eo e tizrofe enno hag ar c'henta eo ar gwella.

Ma 'z eus unan hag a dle beza er gêr en ilizou Breiz eo ar gwir Breizad, da lavaret eo an hini a gomz brezonek; hennez en deus gwir da glevet e yez e holl ilizou e vro, e re ar c'hêriou koulz hag e re ar maeziou, rak n'eus ket a ziou bobl e Breiz.

Ar Mestr, gwechall pa brezege war ar menez ha pa varve war ar groaz ne gomze nag e latin, yez ar C'houarnamant, nag e gregach yez an Deska-durez, komz a rae en aramaeg, yez e vamm, yez e vro, yez e bobl.

Me oar vat, eo aesoc'h prezeg er yez a zo bet desket e-pad ugent vloaz er skolioù, er skolachou hag er c'hloerdiou hag e kaver skrivet enni kement ha ma kerer a levrioù leun a brezegennou a bep stumm hag a bep ment?

Met an aesa n'eo ket atao ar gwella.

Betek hen ar re a labour ar muia war ar brezoneg eo al laiked; int-i a zo an desketa warnan; int-i eo her skriv ar muia; int-i eo a zav ar c'haera levrioù; int-i eo a laka tamm ha tamm ar bobl da welet pebez tenzor hep e bar eo yez hor zent koz.

Eun dervez e deuy eta ha n'eman ket pell diouzomp hag an dud -se a c'houlenn hep ehan ma vo doujet, dre holl, gwirioù ar brezoneg, en ilizou, er skolioù hag e pep lec'h.

E pep parrez e vezo eur strollad tud a zoare, difennourien touet ene Breiz ouz gwaskerez ar Vretoned dizesk, ar gargidi a-bell bro, ar vistri-skol divrezonek hag ar veleien lezober. Arabad kredi o defe ar parrezioù-se ar gwir da veza parrezioù ha ne vezo klevet ken, en o ilizou, nemet galleg hivi-ziken, rak ar gwir ne c'hell ket beza diazezet war ar gaou.

Ar pezh a zo bet diskaret dre heg a c'hell ivez beza adsavet dre heg zoken ivez, mar bez ret.

Ar brezoneg a dle mont da heul ar Breizad, eus e gavell badiziant d'e gavell bez, rak hep brezoneg n'eus Breiz ebet.

Diwallomp eta hor brezoneg, yez hor bro, evel mab al lagad.

*Pa vez roet eun troatad d'ar c'hi  
E kemer daou pe dri.*

Kement-se a zo gwir, met ar galleg a zo marlonkoc'h c'hoaz eget ar c'hi; mar korn-zigorit d'ezan dor hoc'h iliz, war zigarez ma'z eus-en ho parrez diou pe deir gamambre hag a zo fae ganto komz brezoneg, emaoch koll. *Qua porta data, ruunt eme Virgilius*: korn-zigoret hepken, ho pezo dezan dor hoc'h iliz. Gwelet a reoc'h ne vezo ket pell e vezo digoret deoc'h a-hed he fenn. Beuzet e vezoc'h e mor ar galleg hag al labour milliget n'en deus ket gellet Combes hag e vevelien ober breman ez eus daou ugent vloaz, c'houi her gray, hep gouzout deoc'h. Torret ho pezo ar mell aour a stage ar rummadou tud a zo bet e Breiz ouz ar rummadou a zo da zont. Eun torfed ho pezo graet hag a jacho, evel ma lavar sant Aogustin, gwalignier Doue war ar vro.

Koumoul du a zo c'hoaz a-uz hor penn, met, ar c'houmoul-se a zo ar c'hantet o bevennou, d'an distera avel a c'houezo e tec'hint hag ar brezoneg, yez sant Kaoutintin ha sant Pol, yez sant Erwan ha santez Anna, yez Mikael an Noblez hag an Tad Maner, a vo klevet o tregerni yaouankoc'h ha skiltrusoc'h eget biskoaz, eus an eil penn d'egile d'hor Breiz karet.

Gwella-se neuze, ma vez gellet lavaret eo ar veleien eo o do graet ar muia evit e lakaat da vleunia.

Yann-Vari PERROT.

**Q**UI fonde la patrie, dans la sueur et dans les larmes? Des prêtres, des moines, des saints. Quand Nominoë voulut construire à l'est un bastion inaccessible à l'esprit franc, qui choisit-il. Des prêtres; Kenwoion et ses moines. Après l'invasion normande, quand la patrie était abandonnée de tous et agonisait, qui se fit l'apôtre de la revanche, le pèlerin passionné du relèvement national, qui rendit possible le retour et le triomphe des enfuis? Un prêtre, l'abbé Yann Landevennec. Qui fut le père de l'histoire de Bretagne? Le chanoine Pierre Le Baud; qui la continua? Dom Maurice, Dom Lobineau, les Bénédictins; qui ont été les auteurs des premiers monuments à la gloire de la langue? Gregor de Rostrenen, Mau noir, Pierre de Châlons, des prêtres. J'en oublie volontairement, la liste serait trop longue. Et au XIX<sup>e</sup> siècle, le prêtre patriote s'appelle légion. Le clergé a posé les assises de la nation bretonne; il l'a sauvée plusieurs fois de la mort et la sauvera encore... C'est une chose traditionnelle en pays celtique. L'autorité sociale, c'est le chef religieux qui la possède; la charge de pasteur de peuple, c'est le chef religieux qui la remplit. Ce fut le druide, ce fut le moine, ce fut et c'est le prêtre.

KALLOCH-BLEIMOR.



## TÉMOIGNAGE D'UN VIKING

**J**E suis venu dimanche soir à la fête de l'Urzh Skowted Bleimor. J'avais été décidé par un de mes camarades S.D.F. qui s'occupe avec moi d'une Communauté de Jeunesse. C'était notre premier contact avec une Bretagne vivante.

Nous avons beaucoup aimé cette soirée — et beaucoup plus dans l'esprit que dans la forme: le cadre d'une salle paroissiale manquant évidemment d'espace. Nous ne sommes pas bretons (personnellement je suis votre « voisin », étant d'origine normande). Mais votre appel n'en éveille pas moins en nous des échos profonds.

Les photos du fond de la salle sont jusqu'à maintenant — ne croyez pas à une flatterie gratuite — les seules photos de Jeunesse ayant « de la gueule » que nous ayons vues en France. Vous semblez, en retrouvant les vertus de la race, vous dégager de la facilité et surtout du manque de tenue qui caractérisent trop souvent le Scoutisme (bien qu'il soit, à l'heure actuelle, le meilleur — et de beaucoup — de tous les mouvements de Jeunesse).

Le spectacle nous a paru, dans l'ensemble, excellent: les danses, les chants, les jeux dramatiques. Nous avons été particulièrement heureux d'entendre, dans leurs textes originaux, le « Chant du Glaive » et le « Cygne de Montfort » qui sont deux des chants que nous apprenons à nos Jeunes. (Nous ne sommes pas pour le folklore en lui-même mais pour ce qu'il y a derrière, à savoir les vertus de nos pères).

Mais surtout nous avons découvert « Sked ».

Vous ne pouvez imaginer notre joie à trouver cette revue. Vous apportez la solution au conflit de l'homme.

L'incarnation du Christianisme dans votre Celtisme est la réponse que vous apportez pour les Vôtres au dilemme qui se pose pour nous tous. Nous avons en nous, deux facteurs essentiels: la foi dans notre Dieu et le besoin de fidélité au sang de nos pères. Vouloir séparer ces deux tendances est plus qu'une erreur: c'est un crime. Il faut les unir en un même élan vers le ciel.

« Sked » nous a plu par ses idées mais aussi par son style. Non pas forme littéraire seulement mais tenue d'ensemble. Ce style est tout autant dans le choix des mots que dans leur disposition typographique. Vos cahiers ne sont pas un de ces petites revues de Jeunes à prétention de littérature ou de folklore. Emanation d'une foi, « Sked » conquiert autant par l'allure de vos articles que par le choix des photos et des dessins qui sont toujours dans la note exacte.

Je suis moi-même décorateur et j'ai souvent illustré des chants ou des

\* RUSK BEZW Ecorces de bouleau: messages chez les Celtes de l'âge du bronze.

articles pour notre Communauté de Jeunesse. Je croyais être un des rares à travailler dans un tel esprit. (J'admire profondément Joubert, car il est le premier à avoir su donner à la Jeunesse le goût des Chevaliers et du Moyen-Age). J'ai retrouvé au bas d'un article un guerrier celte dressé à l'avant d'un drakkar, deux glaives à la main. C'est exactement à mon avis le genre qui doit illustrer ce que lisent les Jeunes. « Sked » et la jeune presse qui naîtra de lui, apporteront le vent de la mer qui balayera la pourriture des magazines où les gosses cherchent leurs modèles parmi des gangsters, des monstres pseudo-scientifiques et autres élucubrations d'un journalisme dégénéré.

Il faudrait des pages et des pages pour vous dire tout ce que « Sked » nous apporte d'espoir. Par delà l'âme bretonne, vous travaillez POUR TOUTE LA JEUNESSE DE FRANCE. Nous brûlons de vous poser une foule de questions. Votre conception des rapports de la Bretagne et des autres groupes ethniques de France nous intéresserait par dessus tout. Pourriez-vous envisager des possibilités de rencontre avec notre Communauté de Jeunesse ? Je serais heureux de collaborer, si tant est que le guerrier celte veuille boire la coupe d'amitié avec le pillard viking...

Mais si, en France, vous êtes les seuls — à ma connaissance au moins —, dans toute l'Europe un immense mouvement de la Jeunesse se dessine. En Flandre, la majeure partie de la Jeunesse Catholique retrouve ainsi les vertus de sa race. En Suède, comme dans les pays celtiques, des feux s'allument sur les hauteurs et de jeunes hommes se mettent en marche. Comme vous le dites au cours d'un de vos articles : « Nous sommes la force ». C'est cette force éparse aux quatre coins de l'Europe que nous devons plus que jamais chercher à rassembler dans un même engagement.

Jean MABIRE.

## Jeunesses d'Europe

### JEUGDVERBOND DER LAGE LANDEN

PARMI les mouvements de jeunesse que les camps internationaux (1) nous ont fait connaître, le JEUGDVERBOND DER LAGE LANDEN, Ligue de la Jeunesse des Pays-Bas, a particulièrement attiré notre sympathie. Quiconque croirait, sur la foi du nom, avoir affaire à un mouvement hollandais, se tromperait lourdement. Il ne s'agit pas, en effet, des Pays-Bas en tant qu'Etat moderne, mais des Pays-Bas en tant qu'unité géographique, culturelle et ... « volkisch », car la langue française ne peut traduire ce terme germanique (« national » et « populaire » ont tous

(1) Cette année, des Celtes, des Romands et des Francs-Saliens, représentant les trois rameaux occidentaux de la Race Blanche, se sont rencontrés au « Carrefour français » pour fêter ensemble le solstice de Saint-Jean. Le Jeugdverbond der Lage Landen et l'Urzh Skowted Bleimor étaient les invités de la Communauté Française de Jeunesse. Cette loyale poignée de main de trois jeunesses autour des mêmes feux de camp a fait moins de bruit que le Congrès des Fédéralistes à Rome. Mais elle engage notre Avenir avec une force égale.

deux une toute autre signification. Le gallois « cenedlaethol » en serait une meilleure traduction). Il s'agit des Bas-Pays, des plaines qui s'étendent entre la Somme, la Meuse et jusqu'à la Frise, à cheval sur le Rhin et les frontières de quatre Etats. C'est la « France » des Hlodowig et des Karel der Groot (baptisés, dans la France de Richelieu, Clovis et Charlemagne). La différence entre ces deux France est que la première, à l'exception de la Picardie romanisée, a conservé sa langue et n'a pas honte de ses origines germaniques, « diets », « thioises ». Bien au contraire, c'est là un des éléments qui garantissent à ce peuple une force créatrice dont l'Europe a plus d'une fois récolté les fruits. Le JEUGDVERBOND est convaincu que, de même que Charles Martel a arrêté la marée de l'Islam, que Charlemagne a assuré l'unité chrétienne de l'Occident, leurs descendants directs ont un rôle primordial à jouer dans la création d'une nouvelle civilisation qui remplacera celle que nous voyons se décomposer sous nos yeux. Cette nouvelle civilisation, seul un renouveau de la Foi chrétienne peut la faire naître et — ici l'on reconnaît le solide réalisme néerlandais, sûre garantie contre les utopies — ce qui importe, c'est de créer une élite susceptible de devenir l'aristocratie du futur Rijk. La tâche de notre génération, c'est de former des hommes ayant en eux bien ancrées la discipline personnelle et les vertus chrétiennes, des hommes durs avec eux-mêmes, et sans faiblesses, au milieu d'un monde avili et en proie à toutes les lâchetés. Ceci, c'est un langage qu'un jeune Chrétien Celte peut et doit comprendre, et il ne sera pas mauvais de poursuivre, de l'Ouest à l'Est de la mer d'Uldh (que les Saxons appellent « British Channel ») une conversation riche d'enseignement pour les uns et les autres. Car nous aussi nous avons tout lieu d'être fiers du passé celte, et nous y voyons une promesse d'avenir. Nous aussi nous sommes convaincus d'avoir un message à transmettre aux générations qui montent, message qui peut-être n'est pas si différent de celui dont la jeunesse thioise se fait l'annonciatrice. Rappelons que le germanique *thiuda*, ancêtre du mot « Diets » est le frère du celtique *teuta*, notre « tud » ; Rijk, c'est le celtique *Rigion* ; enfin l'œuvre profonde de Charlemagne aurait-elle été possible sans l'apostolat des missionnaires irlandais et bretons ? La destinée des peuples celtiques et germaniques a été depuis leur origine constamment liée — même si ce fut dans le face à face du champ de bataille — et aujourd'hui plus que jamais. Nous croyons donc qu'il ne sera pas mauvais d'approfondir en commun quelques notions fondamentales, comme celle de « Rijk » (intraduisible en français : le « Regnum » du Pater Noster est rendu plus fidèlement par notre « Rouantelezh » que par le « règne », vide de sens par l'abus monarchique français), ou celle de « nation ». Nous avouons ne pas bien saisir le sens que nos amis attachent à l'expression « *Dietse Natie* », où les deux mots sont équivoques, pour des raisons différentes. Le mot « nation » a été une des victimes de la Révolution française. Nous croyons que la notion moderne qu'il recouvre correspond aussi peu aux idées germaniques qu'aux idées celtiques. Pendant l'étude du sens qu'on lui attachait durant les siècles passés pourrait nous éclairer à ce sujet. Equivaut-il à « volk » ? En tout cas son sens actuel purement subjectif et coupé de toute base ethnique ou populaire, nous semble interdire son emploi dans la ligne constructive du mouvement thiois aussi bien que dans le domaine celtique.

Nous aurons donc à revenir avec plus de précision sur les principes et les activités du JEUGDVERBOND.

A. E. K.

# LA ROUTE AU SERVICE DES PATRIES

**L**E Routier est « Fils de France ». Il entretient dans son cœur le culte de nos gloires nationales, il concourt ardemment au maintien de la tradition française, il est toujours prêt à servir, à verser joyeusement son sang, s'il le faut, pour l'honneur du drapeau tricolore. Les trois dernières années, en Indochine, ont été scandées régulièrement, de mois en mois, par le sacrifice des Routiers morts pour la France.

Le Routier est « Fils de France ». Mais la Route est-elle française ? Je veux bien que le Scoutisme soit au service de l'Empire partout où la France est loyalement acceptée comme la Mère-Patrie, parmi les peuples qui lui doivent d'être devenus des hommes libres et d'être entrés dans le mouvement de l'histoire.

Mais s'il s'agit, comme au Viêt-Nam, d'un peuple qui a sans nous son histoire, sa tradition, sa dynastie de héros, sa personnalité propre et inaliénable — et si ce peuple se refuse à se laisser assimiler...

Je veux bien que l'idéal scout contribue au rapprochement de la France et du Viêt-Nam ; le Scoutisme est une des bonnes choses que nous avons apportées avec nous, un scout vietnamien le reconnaîtra volontiers.

Mais un idéal commun peut rapprocher profondément les hommes sans pouvoir empêcher toujours que ces hommes soient rangés dans des camps antagonistes. Il arrive que des chrétiens aient à s'affronter sur les champs de bataille, les uns et les autres, de chaque côté des lignes, obéissant aux mêmes exigences d'un commandement unique : Tu honoreras ton père et ta mère — ce qui veut dire aussi : Tu serviras ta patrie jusqu'au sacrifice suprême.

La Route est française pour le Routier français. Mais elle est vietnamienne pour un Routier vietnamien.

Le Scoutisme se déshonorerait s'il consentait, pour des fins politiques, à affaiblir les exigences de l'idéal qu'il propose à la conscience de tout homme d'honneur.

En juillet 1944, au camp-école de Bach-Mà, près de Hué, la session de la Route était dirigée par le Chef Ta Quang-Buu, badge de bois, breveté de Gilwell, Commissaire général pour l'Annam, Ta-Quang-Buu est aujourd'hui Ministre de la Défense Nationale dans le gouvernement de la Résistance dirigé par Hô-Chi-Minh.

Je revois encore ce chapitre qu'il présidait dans les bois un certain matin. Nous étions assis sur des rondins autour de lui, Français et Annamites. Buu devait parler ce matin du patriotisme. Le sujet était brûlant. Mais la tradition de Bach-Mà ne permettait pas d'éviter un sujet brûlant : il fallait s'expliquer franchement. Et Buu commença. J'entends encore ses paroles qui tombèrent dans un silence grave :

« Le premier devoir du Routier est de travailler dans toute la mesure de son pouvoir à l'indépendance de sa patrie ».

Chacun comprenait tout ce que cela pouvait vouloir dire. Mais qui donc aurait pu protester ?

Après le 9 mars 1945, les Français hors du jeu, les Annamites reprennent leur liberté, proclament l'indépendance. Les scouts se devaient d'être les premiers à s'engager résolument sur les voies nouvelles ouvertes à leur pays par l'histoire.

Puis vint la menace d'un retour offensif des Français. Que devaient-ils faire, et qu'auriez-vous fait, vous, Routiers français, à leur place ?

Il y avait à Hanoï, agrégée au clan Emile-Huc, une équipe annamite entièrement composée d'étudiants. En octobre 1946, je reçois la visite du jeune chef de cette équipe, un gros garçon au visage ouvert. Il s'était engagé dans l'armée nationale, il venait d'achever une session d'entraînement militaire à Hanoï. Il parlait maintenant pour le maquis en Cochinchine. Il me fit ses adieux, et tandis qu'il me tendait sa main gauche, il me dit avec un bon sourire dont je n'oublierai jamais l'expression de droiture et d'enthousiasme : « Au revoir, je vais jouer le grand jeu scout ».

Quand j'eus raconté ses adieux à mes Routiers français, l'un d'eux, tout ému, parlant pour les autres, me dit : « Si jamais vous le revoyez encore, serrez-lui la main de notre part ».

(Extrait de « LA ROUTE DES SCOUTS DE FRANCE », juin 1948).

# L'HEURE DU SYMBOLE

Tu verras Sa  
langue honorée  
comme au temps  
où Ses Chevaliers  
étaient vivants  
pour la défendre.

Kalloc'h-Bleimor.

**P**OUR prouver le caractère odieux de la guerre linguistique faite par l'Allemagne à des citoyens qui eussent été inoffensifs s'ils avaient été libres d'introduire leur langue nationale dans leurs écoles, Koscielski citait le cas d'un ouvrier polonais qui, parlant bien l'allemand, refusait à certaines heures de s'exprimer dans cette langue. Il l'interrogea et en obtint cette réponse :

— Il m'est impossible de parler dans une langue à cause de laquelle on bleuit nos enfants de coups ! »

L'attitude de ce patriote polonais eut beaucoup de succès en France en 1907, si j'en juge par les nombreuses découpures de presse qui rapportent et commentent le fait.

Je souhaite que tout le monde comprenne aussi bien la portée du geste des Scouts qui répondent à l'exclusion du breton des écoles de Bretagne, en s'abstenant de parler le dialecte de l'Ile-de-France pendant une heure par jour. Cette petite grève linguistique qu'ils ont librement ajoutée à l'obligation de la Bonne Action quotidienne, s'appelle l'Heure du Symbole.

Comme chacun sait, le *Symbole de Honte* est le sabot que certains instituteurs attachent au cou des petits Bretons qu'ils surprennent à parler celtique en classe ou en récréation. Pour s'en débarrasser, le coupable doit dénoncer un camarade qui devient, à son tour, le bouc émissaire chargé de tous les péchés de... Breiz. Le soir, le dernier pris paie pour tous.

Les Scouts n'ont pas voulu laisser tomber dans l'oubli le Signe qui sert — et sert encore dans plus d'une école — à flétrir la fidélité de nos petits compatriotes à la langue des Celtes. Les Bleizimor assument la tradition du Symbole en en prenant le contre-pied. Ce qui n'était qu'injure et brimade devient, dans leurs joyeuses gardes, un jeu loyal et passionnant. La prime à la délation se transforme en correction fraternelle...

Le « Symbole » commence à sept heures du soir. C'est le moment où s'allument les feux des veilleurs. C'est en général l'heure où la corne annonce le souper. Après avoir, en quelques mots polis, souhaité le bonsoir à la langue d'oïl, le chef pose devant lui une paire de sabots d'enfant munis de lacets de cuir...

Les bretonnants dirigent la conversation. Tout le monde s'efforce d'y prendre part. Les gallos les plus astucieux ont pris soin de se renseigner sur le menu et d'acquiescer le vocabulaire indispensable pour ne pas mourir de faim. Les fautes d'accent, les tournures cocasses et les contre-sens les plus inattendus soulèvent des tempêtes d'hilarité. La règle essentielle de la grammaire bretonne est vite connue de tous parce qu'elle ne s'enseigne pas, elle se vit : **ON NE DOIT PLUS PARLER DE LA BRETAGNE A LA TROISIEME PERSONNE, IL FAUT L'INCARNER DANS LE « NOUS »**. Celui qui s'oublie à parler français réclame le sabot et se passe le licou au milieu des cris et des bans d'horreur de l'assistance. S'il hésite une seconde à se dénoncer, son voisin l'aide d'un coup de coude dans les côtes. Chacun devient une sorte de *parcours* où les champions de la langue

celtique se bousculent joyeusement. Les bretonnants sont les chasseurs et s'en donnent à cœur-joie. Les gallos combattent en aveugles comme s'ils avaient un bandeau sur les yeux. Et, s'ils ne sont pas difficiles à prendre, quel mal pour reconnaître, à tâtons, leurs vrais visages sous ce déguisement !...

On trouve assurément quelques silencieux. Ils font pénitence pour les Bretons qui parlent trop. Qu'est-ce qui donne le plus le sentiment de l'unité bretonne : l'unanimité naturelle d'un groupe purement bretonnant ou ce silence volontaire et têtue de nos frères de Nantes et de Saint-Malo, écoutant, sans comprendre mais avec une intense sympathie, la musique de la langue que leurs aïeux de sang celtique ont eu le malheur d'oublier ? Car c'est l'Oubli que recouvre leur silence. Ils ne demandent qu'à se souvenir avec nous. L'émotion qui nous étreint à certaines étapes de notre découverte du breton, n'est pas celle qui accompagne d'ordinaire la rencontre d'un nouveau visage. Cette langue, nous la reconnaissons...

Le chant des grâces met fin à l'Heure du Symbole : « *Va Doue, me Ho trugareka...* ». Les délinquants, c'est-à-dire les derniers détenteurs du Signe, viennent alors échanger leur sabot contre un schampoing proportionné à leurs facultés réceptives. Des gages peuvent être même infligés, comme à la Table Ronde du roi Arthur...

C'est par un beau soir d'Août que Yorig fut pris. Ses joues étaient plus rouges que le soleil qui n'en finissait plus de se coucher à l'horizon. Ce Scout avait la dignité du Bretonnant qui s'est fait lui-même (*brezhoneger en em c'hraet*). Le coup était dur. A la surprise de tous, le chef prit le sabot sans rien dire...

Le lendemain soir nous étions descendus nager à l'aber voisin, plus tard que d'habitude. Le grand jeu avait duré longtemps. La victoire était restée incertaine. Descendre à toute vitesse les pentes peuplées de sapins rouges, dans le vent chargé d'iode et de sel, nous avait légèrement grisés. Les strophes du chant barbare des « Loups de Mer » nous montaient spontanément à la gorge comme des bouffées de colère.

Les instincts de lutte aiguisés par la partie que nous venions de disputer, se donnaient libre cours dans les défis les plus ostentatoires. Je me trouvais bientôt déporté par le courant avec les garçons de mon équipe. Cinq minutes d'efforts rythmés et nous étions sur la grève. Quatre pirates nageaient encore à une centaine de mètres. Trois d'entre eux, aimables colosses, naviguaient en souplesse. Le quatrième était Yorig. Ses brassées trop courtes trahissaient la fatigue. Son appel au secours nous parvint bientôt : « *Skoaz din ! Forzh va buhez ! Din-Me !* ». Ses compagnons très peu bretonnants estimèrent que Yorig se laissait aller à quelque crise de lyrisme. Encore s'il avait crié : « *War va sikour !* », peut-être ses voisins se seraient-ils portés à sa rescousse. En plein péril, ce scout tenait encore à parler comme le dictionnaire de François Vallée. Je ne pris guère le temps de méditer sur les inconvénients du purisme en pareil cas...

Yorig parvint à se tirer d'affaire tout seul. Non sans mal. Soufflant comme un jeune phoque, il s'étendit sur la grève. Nous faisons cercle. Pour un peu nous aurions chanté, si nous n'avions su que cet instant — qui ne correspondait à rien de connu dans notre vocabulaire — n'était qu'un pas sur notre Route. Le chef regardait Yorig en silence. Qu'aurait-il pu lui dire de plus que la veille ? C'était l'Heure du Symbole : le Scout avait joué le jeu.

Gurvan SOURNOC.



# D A V I K E N

UN groupe, quoique petit, est susceptible d'échapper à l'influence néfaste de la société de son époque par l'établissement d'une règle semblable à la discipline militaire ou monastique. Ce moyen n'est pas nouveau. L'humanité a déjà traversé des périodes où des communautés d'hommes et de femmes, afin d'atteindre un certain idéal, durent s'imposer des règles de conduite très différentes des habitudes communes. Notre civilisation se développe, pendant le moyen-âge, grâce à des groupements de ce genre. Tels, par exemple, les ordres monastiques, les ordres de chevalerie et les corporations d'artisans.

Alexis CARREL.  
(L'Homme cet Inconnu.)

# JEUNESSE PAYSANNE

*Vous êtes dans le vrai. Langue bretonne, folklore, théâtre, danse, chant et par dessus tout nos saints et le Christ, voilà ce qui faisait et qui fera l'unité du peuple Breton. Parce que ce sont là des biens qui ne diminuent pas, qui augmentent même au partage comme les poissons et les pains de l'évangile. Dans les histoires de boîtes de sardines, de farine et de patates, il y a presque toujours quelqu'un de roulé. Nous aimons mieux que ce ne soit pas nous, les Bretons, nous les Paysans. C'est tout ce que nous pouvons dire. Sans doute l'Économie fait marcher les hommes. Mais les uns contre les autres : famille contre famille, classe contre classe, peuple contre peuple. Je ne suis pas le dernier à travailler à la création de coopératives et de syndicats qui réalisent un front commun dans un certain nombre de secteurs. Mais je crois que les jeunes du bourg et les jeunes paysans et même les cultivateurs de deux champs voisins, seront toujours plus ou moins divisés par leurs genres de travail, leurs gros sous et leurs hectares. Le temps du repos doit unir ce que le temps du travail a pu séparer. C'est autour de l'autel, sur le terrain de sport et dans la salle de bal que les jeunes peuvent se rencontrer. Le dimanche doit donc devenir le Jour de l'unité du peuple.*

*Nous serions heureux, dans ma Section de J.A.C., que Sked ouvre une enquête sur les Loisirs de la race bretonne, qui nous intéressent énormément pour la création des Foyers Ruraux. On a cru bon d'interdire dans le Léon la danse bretonne, chez nous les melladegaou (1), partout le théâtre mixte. Qu'avons-nous vu depuis ? Il n'y a plus eu les promenades du bal à quatre sur les places des villages. Mais il y a eu d'autres promenades où les fossés avaient plus de part que la route. Il n'y a plus eu de parties de soule, mais on s'est mis à se souler la figure (excusez le mot et le jeu de mot). C'est plus cher et moins sportif. Il y a eu, depuis, les spectacles anticléricaux des troupes laïques et le succès incontestable d'un théâtre qui fait tourner le monde autour des histoires de cocuages. Les bals chassés par la porte sont rentrés par la fenêtre sous forme de sambas et de rumbas. Les dirigeants de la J.A.C. ont donné la consigne aux filles et aux garçons de nos Sections de se prendre par la main et d'aller reconquérir les bals. Mais je ne crains pas de le dire : il y a eu des dégâts et ce fut presque partout un échec. Il faut avouer que pour la danse du ventre, les Jacistes seront toujours à l'école des autres. Au contraire en fondant partout des cercles de danse bretonne, nous pourrions facilement jouer le rôle de meneurs. Car pour créer le joyeux groupement de jeunesse qui attire à lui le reste des hommes, il faut disposer, à la fois, des forces de la technique et de celles de l'enthousiasme. Cela est vrai dans toutes les branches de l'action communautaire que nous devons mener, du plan religieux (missions, pardons, pèlerinages, recollections), au plan culturel (rencontres sportives, tournées artistiques, fêtes saisonnières, journées d'études, presse, expositions).*

*Redevenir Bretons des pieds à la tête ... c'est-à-dire du Cercle celtique à Sked — tel est le devoir des jeunes chefs paysans qui veulent travailler à la Restauration du Clan Rural.*

Y. LE HELC'HOUR.

(1) Le mot breton « melladeg » désigne une partie de soule. Les Anglais ont transformé la soule galloise (cnapan) pour en faire le rugby. N.D.L.R.

## En marge d'une exposition

ON a pu applaudir dans les principales villes de Bretagne à une excellente initiative. Il s'agit de l'Exposition ambulante de la Maison Rurale, mise sur pied par la J.A.C. de l'Ouest. Les organisateurs ont voulu montrer comment on pouvait agencer et meubler avec simplicité et sobriété un intérieur de campagne, en conciliant les soucis de confort et d'hygiène. Il faut avouer en toute justice qu'ils ont réussi leur entreprise.

Mais le visiteur tant soi peu averti du problème culturel breton ne peut se départir d'un regret. Il est d'importance : c'est que la maison ainsi présentée comme modèle a à peu près perdu tout caractère breton et peut convenir aussi bien ou aussi mal à une métairie d'Aquitaine, à une grosse exploitation de la Beauce qu'à une ferme moyenne de Bretagne. Sous le couvert du progrès, nous ne voudrions pas que nos intérieurs sombrent dans la grise uniformité et perdent avec leur caractère spécifiquement breton leur riche diversité. Bien entendu, pour sauvegarder ce caractère, il n'est pas nécessaire de revenir à nos vénérables lits-clos que, malheureusement, on transforme sans vergogne en cages à lapins. Ne déplorons pas davantage que le ciment ou le plancher se substituent à la terre battue, à cause de la disparition des réjouissances et manifestations qui en accompagnaient autrefois la réfection. Mais il ne suffit pas davantage d'exposer en bonne place quelque antique bassine en cuivre ou quelque faïencerie de Quimper ou de transformer en lustre quelque porte-cuillers.

Il n'est pas si rare de voir dans la salle commune de nos campagnes une armoire à glace à la « Lévitane », indice d'une récente richesse, réfléchir l'image de quartiers de lard suspendus aux solives enfumées, ou encore d'un côté de la cheminée la cuisinière électrique immaculée faire la nique au monumental « pod-houarn », enrobé de suie, dans lequel mijote la pâtée des gorettes, sans parler d'aberrations encore plus monstrueuses !

Il y a là un problème d'adaptation dont tous les jeunes ruraux devraient prendre une conscience aiguë afin d'intégrer dans une évolution nécessaire les progrès techniques modernes d'aménagement et d'ameublement, tout en assurant la continuité des traditions familiales et spirituelles, avec le souci de la plus élémentaire esthétique. La J.A.C. a un rôle immense à accomplir dans cette ligne pour éduquer la jeunesse rurale, la prémunir contre l'engouement pour le faux-clinquant, révéler aux futurs ménages les possibilités de se monter un mobilier en harmonie avec le cadre de l'habitat breton, soit en utilisant les meubles anciens, soit en faisant travailler les artisans locaux qui n'ont pas encore sacrifié au goût du jour et qui trouveraient ainsi sur place des débouchés sans avoir besoin de recourir à la clientèle de touristes étrangers.

Il faudrait donc en ce domaine, comme en beaucoup d'autres, aller à la « Recherche de la Tradition ». Comprenons bien qu'il ne s'agit ni d'une révolte de principe contre des formes reçues qui nous amènerait à liquider le riche héritage de nos grands-parents, ni d'un retour archaïque à des formes révolues qui nous pousserait à l'assaut des magasins d'antiquités,

encore moins d'une résignation à la banalité de toute part envahissante. Il s'agit de redécouvrir les principes d'un style conforme au génie du peuple breton et aux exigences de l'âme celte, en s'inspirant du travail accompli sur ce terrain par nos artistes, une Jeanne Malivel, pour ne prendre qu'un exemple.

« Chacun est traditionnel, écrit en théologien le P. de Montcheuil, par la fidélité à son être profond... Il vit et pense au centre de soi-même en ce qui échappe aux modes, aux décalques, à l'artificiel. Ce ne sont pas les obsédés du Passé mais les Êtres profonds qui prolongent la Tradition. »

Yann LOUARGAD.

## EMBANNET EVIDOC'H

CHARLEMAGNE, par J. Calmette.

C'est le point de vue d'un Français du XX<sup>e</sup> siècle incapable de comprendre la politique franque des Carolingiens. Quelque large d'idées qu'il soit, l'auteur ne saurait imaginer que l'Histoire de l'Europe puisse tourner autour d'autres « réalités éternelles » que la France et l'Allemagne ! Il ne paraît pas se douter que la France, la négation de l'idéal carolingien, dans leur essence et dans leur action, ont été, depuis cette époque, la négation de l'idéal carolingien. Le tragique de l'histoire européenne se trouve précisément dans le fait que « le génie carolingien qui conjugue et associe », ne trouve plus l'occasion de se manifester. Seul un Thiois, un homme du pays et de la « Rasse » des Francs, sera capable de consacrer à Charlemagne le chef-d'œuvre que nous sommes en droit d'attendre. (Jugement traduit du flamand, *Het Gulden Vlies*.)

LES SAINTS GUÉRISSEURS ET PROTECTEURS DU BÉTAIL, par G. Milour, *Librairie Celtique, Paris, Excellentes illustrations de Jos le Doaré.*

Contribution précieuse au Bestiaire des Saints Celtiques qui nous fait toujours défaut, foule de détails passionnants. Nous apprenons, par exemple, comment Saint-t-Eloi a presque partout usurpé la place de Saint-Télo, patron des cavaliers et des forgerons. Mais le sens profond des coutumes, des rites et des associations constantes de saints et d'animaux, n'a pas été dégagé. Faut-il ajouter l'auteur à la liste trop longue des victimes du Pittoresque et du Tourisme ?

SUPPLÉMENT AU GRAND DICTIONNAIRE FRANÇAIS-BRETON, de François Vallée, *Skridoù Breizh, square du Casino, La Baule.*  
Une page de base pour le relevement de notre langue.

### PERIODIQUES

KAIEROU KRISTEN, *proderouriezh kristen, trimiziek, komanant 250 ltr.* — Renner : Abbé Le Floc'h, 2, rue du Parc, Saint-Brieuc, C.C.P. Rennes 34212.

Maodez Glanndour continue à définir, sous une forme lyrique jamais encore atteinte dans notre langue, l'incarnation du christianisme dans les constantes psychologiques des peuples celtes. Dans le 5 et 6<sup>e</sup> cahier, il orchestre les grands thèmes de notre foi dans un somptueux « Banquet de la Vie ». Ses contes mystiques comme « Urien le Coureur » se rangent déjà parmi les leit-motiv qui jettent les Jeunes Bretons sur la Route-à-bout-lointain.

KROAZ BREIZ, *kelc'hgelaouenn poblet, miziek, komanant 350 ltr.* — Abbé Laurent Bleuven, recteur de Plomelin, Quimper (Fin.), C.C.P. Rennes 1266-53.

Le magazine bretonnant des masses catholiques :  
STURVA BLEIMOR, *kelc'hgelaouenn Urzh Skowted Bleimor.* — Merour : Gwenghlan le Scouesez, 3, rue Docteur-Leray, Argenteuil (S.-et-O.).

Articles de synthèse celto-scouts en français et en breton. Chroniques consacrées à la formation des cadres et aux activités des Sections de travail et des Groupes de Marche.



# Doue ha mem Bro

Treù soñhus hon es guélet épad er bresel deùehan-man hag e ùelemb hoah heb arvar pep guéh e vo ret torrein séhed en erui get hor goéd. Er soñhusan marsé e voé guélet dréman Breihiz hag a seblanté kement unan anehé ankoéhat Breih, communisted o doé groeit goap ar hor hristéniach ha ni kén diskredik arall de sorbiennou er royalisted, é lénn istoér er Chouanted... èl er Skritur Santel !

Pemp blé so a pe oén tolpet tostik-tra de goédegi B... get tud o doé téhet doh taùeù skub (opérations de ramassage) roeit er Morbihan get Atamaned ha Galleùed er Milice. Un nos, goudé koén, ur hansort a astennas tremazamb un tamig papér millén : — Kleüet, lo, a laré ean, le portrait de Georges !... » Meit estroh eüit er paùtr-se a gleüé galé er Chouanted é ridek a run de run adreist er gerhiér hag é sonéin hoah d'hor filaj èl ur juden goh. Dén ne ùelè mul hani abarh meit Jorj. Penaüs é vizé demb em zijabein ag en Humé ?... Setu en hent bras lèh ma skuillas o goéd toem — édan taùeù skréjus er Ré Hias ha ré er Milice — deù rumad Bretoned é touen er memb hanueù...

Hag elsé, épad euriadeù abéh, ne hraemb nitra meit koms a-zivout Jorj hag oll é gansorted. Bout a oé, a laran deoh, er stad spered-sé ur méni folleh : ne hellem ket distagein hor bro-ni doh en Dén so bet kén kaer é vrud én amsér drement hag a vo lénn bras hoah é helloud én amsér de zonet. Rak nen des ket ur Breihad ag hor bro hag e naho penaüs é vizé mariet Kadoudal, Tud éltan so groeit eüit padéin de virtikén a pe véhé marü pe ziskaret a ùerso chonjeù ha kredenneù o des roeit o bubé eüité : Nann ! Jorj nen dé ket marü ! Kours pe deùéhat er meit a vo dehon ha d'hon ivoul garü.

BREDIAEH TIMADEUG.

## BLEIDI GERNEUENAN

**B**LEIDI ? » émé er person Koh, « Eüanig er Leurhé, tad Maheù Vihan, en des lahet en hani deùehan hanter-kant blé so. A-houdé n'es ket bet guelet na kleüet doéré anehé. Ha neoah ur halzig a vleiidi a oé bet, a-ziagent... »

Kleüet e hrén é oé un daneüell é tonet, hag é saüezan men guérenn heb rannein gér, é hortos komzeù er baeleg. Treuzet de vanneù er hrezol a loské ar en daul é taulas hor guérenneù liü toem er quin dré er sal.

« Urhiet on bet ér blé 1870 » éméan arré. « Ha de getan é oén kuré bihan é Kerneüenan. En amzér-sé é oé azé hoah ur manér koh. Breman ne chom mui meit er lennig em lédé é-tal dehon. Betag ar maen deùehan o des lamet er beizanted eüit seüel o fentier. Met agent é oé hoah ur manérig kempenn-braù ha bourrus, kreis er hoedeù faù, ha prenet é oé bet de Halleüed. Ne véent ket guelet alies ér vro, met ér blé-sé é tarhas er brezél etré

er Halleüed hag er Brusianed, ha pe oé bet goall gannet er Halleüed dré er ré-rall, é oé tehet hon eütroniaeh a Paris, ha ret dehé chomel é Kerneüenan, en oll anehé, rak goudé é oé deit er révolusion é Paris, get er Homun. A dra sur, pe oé deit er gouian, é kaüent hir en amzér. Chetu perak é oén pedet alies de vonet d' o guelet, get en nebeud a ré a gomzé er galleg er sourzian hag en apotekour. Né oé ket goall vourrus, rak, né oé get en dud-sé meit klemeù de gleüet, a-zivout er vro, a zivout en dud hag a-zivout en darvoudeù. Ma ! ur ùèh é deit er homz ar voliaheù er vro, aseüe rieu hag er sord treù, hag é laré demb en intron penaüs hé doé Kleüet é té er vleiidi de iudal a-unvoèh get kon Kerneüenan pe varué unan ér manér. « Sotonieù hebkén, a laré hi, rak pen deù tremenet me mam-gaer deù viz so, nen des ket bet nitra ».

« Nen di ket sotonieù », a laras ur voèh a ziartran. Soebet, en em droemb trema er vatèh goh en doé komzet eüit er uèh ketan. « N' ho pes ket kleüet en daneüell guirion », éméhi, « pe dremén aman ér manér unan a ouenn Kerneüenan, en em zastum a bep tu er vleiidi, hag i ha iudal kén na tremén en dén. Kon er manér hag en penntier a iud a-gor geté. Ha pe za prantad er marüskent é tiskar ur uéenn vras ér hoéd, kén na grén en doar diü leù tro-dro ».

« Kelennet mat oh bet », émé en intron, tanaù hé musenneù get er honnar, « a pe ouiet kement a dreù na vern ket kalz doh ».

« Bercein a hra dein », émé er vatèh goh arré, « rak ma 'h on en dén deùéhan a ouenn Gerneüenan. Oeit omb peür. Deù vlé ' oén a pe voé lahet me zad a oé kabitén get er Chouanted, é-tal en Alré. Guerhet é oé bet er manér get madeù er ré forbanet. Desaiet on bet get ur voereb goh e Gue-ned, ha pen don deit endro de Gerneüenan tregont vlé so, dén ne ouie mui é oé Serafina en Ihuél demesell Gerneüenan ».

Diskredik é oé chomet en intron, ha kenevé bet ken koh er vatèh é vizé bet « trugarekeit » ha taüet ér-maes. Ur hoursadig araük Nedeleg é oé neusé, Nedeleg a dreménas. Ar ouél Sant Iann é oén galüet trum de Gerneüenan : er vatèh goh a oé goall glaüü. Ki er presbital a oé é figetein, ha pen dezan kuit é taulas un iudadenn skréjus. Ar-dro pemp eür é oé. Ha dré ma 'h aen dré er hoéd é kleüen a-bell iudadenneù arall. Er vleiidi é oé, ha nésoh, niverusoh, é taent, hag er gon ha iudal én o arben.

Er manér é oé en demesell goh ar hé zremenvan. Ha biskoah sonerèh kañueù n'em bes kleüet, kerklos hag hani bleidi Kerneüenan é iudal eüit o intron deùehan. Duet é oé en nos ; a bep tu ag er hoéd é saüe en iudadeg. Seüel a hré pep moèh trema en neüu get ur garm glaharus, eüit merüel ar un ton iseloh, mantrusoh hoah. Kredein a hraer é oé er hoed hag er maes é iudal. Pet é oé anehé ? Kant, deü gant, marsé ? Er Halleüed em zalhé klos ér sal bras, d'en dias. Mè, deülinet é-tal guélé er glaüoueres, a laré pedenneü en angoni : « Keit ag er béd-men, inean kristén, é hanü Doué... » A daül trum un darhadenn spontus a holoas oll voehieù er hoed. Ur uéenn vras a oé bet diskaret. Get trous er skourreù torret o oé mariet en iudadeg. Peuh er marü a oé ar eneb Serafina Ihuél Gerneüenan, hag un didroustér relijus ar er maes.

A dra sur o doé oll vleiidi Breih em gaüet eüit ar uèhad-sé, hag oeit kuit kercent. Pemp blé goudé é oé lahet en hani deùéhan ér vro.

Ron PENIARH.

## STUDI AR YEZH

Nen deo ket tra nevez lavarout ez eo ret studiañ ar yezh. Hogen bremañ ez eo mall henn ober. Abaoe 1941 e ren en hon touesk ar brasañ disurzh. Araok emglev ar *zh* hor boa skritur *Dihunamb* hag hini *Gwalarn*. Bremañ ez eus ar skritur a anver « peurunvan », hini *Studi hag Ober*, hini *Kroaz Breiz*, ha pet re arall? O c'hontañ ne c'hell den, rak pan deo bet torret reolenn houarn *Gwalarn* e ra pep unan diouzh e froudenn, hep ma vehe den evit diazezañ ar reolennoù padus. Souezh ebet : geriadur nevez Roparz Hemon ne oa ket difazi, ha ne c'helled ket e heuliañ pizh atav. Ar c'hramadeg vras bet embannet a-c'houde gant F. Kervella, eviti da vezañ diazezet war an un reolennoù, he deus degaset meur a gemm. Setu, pan deo gwir ez eo bet torret lezenn strizh ar skritur, e kav deomp ez eo deuet an amzer, e-doug an nebeut a vloavezhioù a dremenno araok ma vo diazezet furm padus hor yezh, d'he difaziañ a-grenn. Pedit an reomp an holl vrezhonegerion barrek war ar yezhoniezh da genlabourat ganeomp da zifaziañ ar geriadur.

### DIFAZIAN AR GERIADUR

#### ROLL KENTAN

- Fazioù war ar ZH**
- DIWEZH.** — ur fazi iskis hag euzhus. Gwenedek eo *deüé, devé*, kembraek *diwedd*. Reizh eo *diwezhat, diwezhañ* (*deüehat, deüehan, diwethaf*)
- FINVEZH.** — fazi ivez. Gwenedek *finüé*. An dibenn *-vez* (Gwn-*uê*) zo digeñver-krenn gant an dibenn *-vezh* a verk ar badelezh. Klotaat a ra gant an dibenn kembraek *-wedd*. En kavout a raer en un nebeut gerioù brezhonek evel *didalvez* (*didalüé*).
- DALBEC'H.** — a renker skrivañ *dalbez* (*dalc'h-bezh, bezh = km. byth*). Teurel evezh na c'heller ober gant ar ger-mañ nemet evit an dazoned evel ma raer gant *biken, birviken*.
- MOLIACH'N.** — zo distresadur gwenedek *moliaezh*.
- NAC'HENN.** — skrivañ *nazhenn*.
- GWECH.** — mall e vehe paouez ober gant ar furm trefot-se, koulz ha gant *heñchoù, prajoù* hag ar re hañval. Al liester reizh *gwezhioù* (goude *zh* e vez stummet al liester gant *-ioù, -ier* : *yezhoù*, ha nen deo ket *yezhoù*) en deus kontammet an unander.

#### Gerioù ma 'z eo bet ankouaet ar ZH

- ABERZ.** — *Km. aberth*, skrivet *aberth* gant Y.-P. Galloc'h.
- AEZENN.** — *achenn* en Enez Groe.
- ARZUR.** — anavet awalc'h, newazh, da vout *Arthur*.
- BEVEZ.** — bevaeh e Gwn.
- KAEZOUR.** — gaou e ster, ouzhpenn-se *pubis* eo, ha nen deo ket *puberté* (ar gerioù diveret zo glan fantazi).
- KLEIZENN.** — *Kreihenn* e Gwn. (*r.* zo gwelloc'h : *km. craith*).
- KRAVAZ.** — Gwn. *kravah*.
- DEBARZ.** — Gwn. *debarh*.

#### Fazioù war an H

- Mankout a ra an *h*, abalamour da zistagañ fall Bro-Leon e gerioù evel :
- AMBROUG.** — da skrivañ ha da zistagañ *hambroug* (*km. hebrung*).
- E-BIOU.** — fazi saouzanus, da skrivañ *hebioù* (*km. hebiau*).  
En eheb ez eo bet skrivet diabek un *h* en :  
da skrivañ *arlu* (*ar - lu*).
- HARLU.** — da skrivañ *en* gant ar ster « *lui* » da ziforc'h eus *henn* « *cela* ».
- HEN.**

A. J. R.

## KOMZOMP GWELLOC'H

Lavarout a reomp evel-henn :

Gwelloc'h lavarout evel-mañ :

- Tennit ho loeroù  
Lakait ho pragoù.  
Tomm am eus.  
Pegen tomm eo hiziv !  
Pa vez sonjet debriñ.  
Deomp da gemer hor pred.  
Prest oc'h ?  
Prest eo lein.  
Petra a gavit gwelloc'h ?  
Gwin pe sistr ? — Ne ran forzh !  
Setu ur gwin a zere ouzhin !  
Ur werennad da bep hini.  
Debret mat e vez amañ ?  
En em servijit.  
Tremen din an holen, mar plij.  
Debret hoc'h eus a-walc'h ?  
Ha lakaat a rit dien en ho kafe ?  
Ul lambig a raio poan gof da veur a hini !  
Echu ar fest !  
Tennit an traoù diwar an daol.  
Torchit an daol !

- Diwiskit ho loeroù.*  
*Gwiskit ho laureg.*  
*Tomm eo din.*  
*Na tommat hiziv !*  
*Pa vez kelou da zebriñ.*  
*Deomp da zebriñ hor pred.*  
*Paret oc'h ?*  
*Darev eo lein.*  
*Petra zo ar gwellañ ganeoc'h ?*  
*— O daou ez eont ganin.*  
*Ur gwin diouzhin avat !*  
*Peb a werennad.*  
*Bebet mat e vezer amañ ?*  
*Sachit ganeoc'h.*  
*Astenn din an holen, mar plij.*  
*Debret hoc'h eus ho kwalc'h ?*  
*Dienañ a rit-hu ho kafe ?*  
*Ul lambig hag a raio poan gof da ouzhpenn unan !*  
*Aet ar fest hebioù !*  
*Savit an daol !*  
*Sec'hit an daol ! Tarnit an daol !*

KERLANN.

## SKED - DISKED

### L'Archevêque de Cardiff proteste contre l'interdiction de l'enseignement du breton en Bretagne

S'inspirant des principes du Souverain Pontife sur la protection des minorités ethniques, Son Excellence le Très Rév. D<sup>r</sup> Mihangel Mc Grath, Archevêque catholique de Cardiff (Pays de Galles), a tenu à mettre sa signature en tête de la protestation adressée le 21 septembre 1948 à M. H. Queuille, Président du Conseil, contre le traitement infligé à la culture bretonne.

Voici le texte de la pétition :

« Emus par le refus du Gouvernement Français d'autoriser l'enseignement du breton et de l'histoire de Bretagne dans les écoles de Bretagne, malgré les nombreuses demandes formulées par les organismes représentatifs de ce pays.

« Alarmés devant un état de choses qui prive les Bretons, héritiers d'une précieuse langue celtique et d'une histoire qui leur est propre, de la possession ou de l'usage convenable de leurs biens personnels et d'un héritage qui est incontestablement leur dû, conformément aux règles les plus élémentaires du Droit et de la Civilisation.

« Nous soussignés, demandons instamment au Gouvernement Français et à la France que le breton soit régulièrement enseigné en Bretagne bretonnante et, de plus, que l'Histoire de Bretagne depuis ses origines soit enseignée dans les écoles du pays : c'est un devoir de l'autorité qui a la responsabilité d'administrer la Bretagne.

« Si cette juste requête était refusée, en tant que militants des autres pays celtiques, nous serions contrainsts, à notre regret, de faire connaître en toutes occasions opportunes le grave et injuste préjudice causé à la jeunesse de Bretagne : car il serait alors évident qu'une telle politique vise à la destruction de la langue et de l'originalité bretonnes, qui nous sont chères et qui sont d'un grand prix pour la culture occidentale ».

### Un routier breton promu patron des pèlerins de Chartres

C'est un saint que nous avons perdu, un jeune Reder breton, mort sur la Route à vingt-cinq ans, notre frère Gildwen, qu'un cardinal et six évêques viennent de donner pour protecteur aux pèlerins de la Vierge Noire des Karmutes. Ce jeune moine était sorti de Kember (Combourg) en pays malouin, de cette vieille pépinière de Bleizimor qui fournit à Saint Brandan son premier lieutenant et nous donna les plus pures figures de voyageurs et de corsaires depuis Saint-Malo jusqu'à Surcouf en passant par Cartier et Duguay-Trouin. Elu archevêque de Dol à vingt-trois ans, Gildwen refusa cet honneur pour se consacrer à la Route. C'est au cours du Reder burzhodus, au retour d'une Course mystique à travers l'Europe, que le jeune moine devait mourir sur la Route de Chartres, le 27 janvier 1077. Au monastère de Saint-Pierre-en-Vallée où son corps reposa jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, les foules de pèlerins affluaient et les miracles se multiplièrent. Au moment de la Révolution, des mains pieuses cachèrent les reliques du saint pour les arracher à la fureur des Bleus. Depuis lors, Gildwen avait sombré dans l'oubli. Mais le vendredi 26 mai 1944, un bombardement mit au jour une chasse contenant ses ossements avec les documents permettant de les authentifier. Mgr Harskouët, évêque de Chartres, a décidé que son jeune compatriote breton, Saint Gildwen, serait chargé d'accueillir, dans la métropole religieuse de l'ancienne Confédération armoricaine d'entre Seine et Loire, les colonnes de pèlerins en marche vers la crypte druidique et la flèche chrétienne de la Vierge-Mère. Était-il possible de trouver un compagnon plus sympathique que Gildwen pour précéder, sur leur Route de Chartres les étudiants bretons des pays de l'Est, enlaçant, dans leurs prières, les strophes de Kalloc'h-Bleimor à celles de Charles Péguy ? Croyants anonymes comme les blés du Seigneur, ensemble ils entonneront la louange de l'Epi que la bonté de Dieu daigne tirer de la foule pour notre Joie :

« Henez eo ar penn-ed na varvo birlviken ;  
« 'N hini na veñvo ket dindan heol gwengolo,  
« 'N hini na revo ret ' pad miziou du ar goanv,  
« ho kwellañ servijer hag ho test fealañ. »

## Dissonances

« Il faut détruire l'aristocratie du langage. Nous avons révolutionné le gouvernement, les mœurs, la pensée : révolutionnons aussi la langue. Le fédéralisme et la superstition parlent bas-breton; la Contre-Révolution parle italien et le fanatisme parle basque : cassons ces instruments d'erreur. »

BARERE.

(Discours à la Convention, 8 pléiôse, An II.)

« La connaissance et l'usage exclusif de la langue française sont entièrement liés au maintien de la liberté. Citoyens, qu'une sainte émulation vous anime, pour bannir de toutes les contrées de la France ces jargons qui sont encore des lambeaux de la féodalité et des monuments de l'esclavage. »

(Adresse de la Convention au Pays, 16 prairial, An II.)

« Créons pour l'amélioration de la race bretonne quelques-unes de ces primes que nous réservons aux chevaux, et faisons que le clergé nous seconde en n'accordant la première communion qu'aux seuls enfants parlant le français. »

DANTZER,

Inspecteur d'Académie.  
(Rapport au Conseil Général du Morbihan, 1903.)

« Il faut extirper le dialecte breton, barbare relique d'un autre âge. »

BIENVENU-MARTIN,

Ministre de l'Instruction Publique.  
(Circulaire aux Préfets de Bretagne, 1905.)

« Il y a un intérêt de premier ordre à ce que les Bretons comprennent et parlent la langue nationale : ils ne seront vraiment Français qu'à cette condition... Ce sont des Français qu'il faut pour franciser les Bretons, ils ne se franciseront pas tous seuls. »

I. CARRÉ,

Inspecteur général de l'Enseignement.  
(« Méthode de Langage » A. Colin 1922.)

« La méthode qui consiste à user des idiomes locaux est très discutable, et ne pourrait être employée, en tout cas, que s'il s'agissait d'idiomes d'origine latine. On ne voit pas en effet com-

« Suis ma leçon, mon fils : montre ta bienveillance aux peuples qui sont tes hôtes en leur donnant une existence honorable, afin qu'ils aient un désir plus grand de rester auprès de toi au lieu d'aller vivre ailleurs. »

SAINT ETIENNE,  
Roi de Hongrie.

« Sous la coupole de l'Eglise qui, comme le firmament, recouvre la terre entière, il y a une patrie pour tous les peuples et pour toutes les langues, il y a place pour le développement de toutes les qualités particulières, de tous les avantages, de toutes les tâches et vocations concédés par le Dieu créateur et Sauveur tant aux individus qu'aux communautés ethniques. Le cœur maternel de l'Eglise est assez grand et assez large pour voir, dans l'épanouissement VOULU DE DIEU de ces caractères et de ces dons propres à chacun, la richesse de la variété plus que le péril des divergences. Elle se réjouit des supériorités spirituelles des individus et des peuples. Elle voit, avec une joie et une fierté toutes maternelles, dans les succès remportés par eux, des fruits d'éducation et de progrès qu'Elle bénit et encourage. »

PIE XI,

Mit Brennender Sorge.

« L'Eglise voit avec plaisir et bénit avec son cœur de Mère, le soin que prend chaque peuple pour conserver et pour faire fleurir sa vieille langue et ses sages coutumes. »

SUMMI PONTIFICATUS,

20 octobre 1939.

« Il est un point, en particulier, sur lequel il faudrait être spécialement attentif, si l'on veut une meilleure organisation de l'Europe : c'est celui qui concerne les vrais besoins et les justes requêtes des nations et des peuples, comme aussi des minorités ethniques. »

PIE XII, Noël 1939.

« Les conditions indispensables d'un ordre nouveau sont :  
...3° la victoire sur le funeste principe selon lequel l'utilité est la base et la règle des droits. »

PIE XII, Noël 1940.

ment le basque et le breton pourraient servir à l'enseignement du français. »

FRANÇOIS-ALBERT,

Ministre de l'Instruction Publique.  
(Circulaire du 20 décembre 1924.)

« Pour l'unité linguistique de la France, il faut que la langue bretonne disparaisse. »

Anatole de MONZIE,

Ministre de l'Instruction Publique.  
(Discours du 29 juillet 1925.)

« La Nation Française forme un tout indivisible. Ses frontières géographiques englobent des populations de provenance étrangère qui, oubliant leurs origines ethniques et linguistiques, ont su souffrir pour elle, languir pour elle, se fondre en elle. Nulle revendication minoritaire ne saurait s'élever parmi ses enfants. »

Colonel de la ROCQUE,

(« Service Public », 1934.)

« M. Jean Zay a fait admettre au rang de première langue au baccalauréat : le maigache, l'annamite, l'arabe et le cambodgien. Ce n'est pas telle et telle condamnables. Mais... les Bretons, les Basques, les Provençaux, les Flamands, se trouvent à leur tour fondés à demander le même privilège qui n'est pas sans présenter de graves inconvénients du point de vue de l'Unité Nationale. »

« L'Action Française »,  
15 mai 1939.

« Dans le domaine d'un ordre nouveau fondé sur des principes moraux, il n'y a pas de place pour l'oppression ouverte ou sournoise des particularités culturelles et linguistiques des minorités nationales, pour les entraves et les restrictions imposées à leurs capacités économiques, pour la limitation ou l'abolition de leur fécondité naturelle. Plus l'autorité compétente de l'Etat respecte consciencieusement les droits des minorités, plus sûrement et efficacement peut-elle exiger de leurs membres l'accomplissement loyal de leurs devoirs civiques imposés aux autres citoyens. »

PIE XII, Noël 1941.

« Ne prétendez imposer à aucun membre de la famille des peuples, fut-il petit ou faible, des renoncements à des droits substantiels et à des nécessités vitales, que vous-mêmes, s'il s'agissait de les appliquer à votre propre peuple, jugeriez impossibles. »

PIE XII, Noël 1943.

« Soyez bienvenus, chers fils, accourez en grand nombre pour assister à la glorification de Louis-Marie de Montfort... Breton par sa naissance et par l'éducation de son adolescence, il est resté Breton de cœur et de tempérament, à Paris, dans le Poitou et en Vendée. Il le restera PARTOUT ET JUSQU'AU BOUT. »

PIE XII,  
21 juillet 1947.

#### NOS HORS-TEXTES

- Jean-Marie Perrot, Apôtre et Martyr de Feiz ha Breiz.
- Rencontre d'un Clan et d'un Feu de l'Urzh Skowted Bleimor sur le Méné-Bré : Chant de la Promesse.
- L'Heure du Symbole : galleg zo deut ganez ? Tapet out, paotr !
- Une sturiez G.A. sonne l'ouverture des camps de l'Urzh de Kersaliou et de Kerouzeré.

#### ERRATA DE LA 1re SERIE DE « SKED »

- Niverenn 1, p. 4, lakaat etre klochedou :
- « Pep hini a die chom en e renk, met pep hini, dreist holl, a die chom en e ouenn ; eno emañ an urzh. Doue a fell dezhañ kement-se hag an hini n'her gra ket a bec'h. » (Notenn : Y.-V. Perrot, Feiz ha Breiz, Genver 1929).
- Numéro 1, p. 17 :
- « Les Frères Goncourt... devant ce paysage lui-même. » (En note : (3) Friedrich Sieburg, « Dieu est-il français ? » Paris-Grasset 1942, p. 73).
- « Le Français sent surtout la nature là où elle est à son service. » (En note : (4) op. cit., p. 74).
- Ce n'est pas la nature divine (En note : (5) voir op. cit., p. 74).
- Lenôtre (En note : (6) voir op. cit., p. 76).

## L'ECRAN

Un film de Résistance

# HUIT HEURES DE SURSIS (ODD MAN OUT)

C'est le point de vue de l'occupant sur la Résistance irlandaise en Ulster. Les cinéastes anglais (F. Green pour le scénario et Carol Red pour la réalisation) semblent avoir voulu écarter l'Irlande du combat qui se livre pour elle. La cause est privée de drapeau. Aucune allusion patriotique. Le nom d'Erin n'est prononcé nulle part. La Résistance insulaire n'est pas présentée comme un corps vivant et glorieux. Elle est écartelée et comme cristallisée entre trois personnages monolithiques. Elle perd ainsi toute justification. Sous les traits d'un prêtre velléitaire, d'une jeune fille sentimentale et d'un franc-tireur, l'âme, le cœur et le poing de l'Irlande jouent à cache-cache dans les rues d'une ville en état de siège, sans parvenir à se joindre. Le film n'est que l'histoire de l'effort désespéré et finalement vaincu de ces trois éléments pour retrouver leur unité organique.

Voici d'abord le poing de l'Irlande. Attaque d'une banque. Un des gardiens est tué au cours de la lutte par Sean Mac Queen. Celui-ci est le chef de l'organisation clandestine républicaine. Gravement blessé au bras, il tombe du marchepied de l'auto surchargée qui assure la fuite de son groupe de combat. Ses amis le recherchent. La police le traque. Il erre dans la ville à bout de sang et de fatigue. Sa tête est mise à prix : mille livres à qui le dénonce. Un inextricable nœud d'appétits et de terreurs s'enchevêtre autour du proscrit. Soit du gain (livrera-t-on Mac Queen à la Justice pour toucher la prime ? Le vendra-t-on à ses amis pour la même somme ?) Peur de la police anglaise autant que des représailles de la Résistance. L'homme mourant se traîne de maison en maison, quête une main fraternelle, cherchant le cœur de l'Irlande.

L'on attend l'intervention bouleversante de la divine charité. L'amour humain se présente seul et sous son visage invariable : celui de la fiancée. Seule une jeune fille pure et courageuse parvient à secourir le rebelle, à le trainer vers un problème navire en partance, le long des grilles du port, sous les phares des autos de la police, dans une sorte de danse des morts et des vifs d'une grandeur sauvage. Faute de pouvoir sauver Mac Queen, elle partage sa mort.

Et voici l'Âme de l'Irlande. Un prêtre avait accepté d'aider le hors-la-loi. N'est-il pas le père spirituel de la Résistance Nationale ? Mais il ne se

reconnaît plus guère dans ses fils. Ceux-ci semblent avoir depuis longtemps dépassé la lettre de son enseignement. Ils se battent sans amour, comme s'ils étaient simplement les esclaves de vieilles habitudes de combat. Le courage physique qui n'est plus éclairé par la Foi ne mène guère qu'au terrorisme et au suicide. Les ordres d'en haut ne conviennent plus à ceux d'en bas. La vie d'en bas n'arrive plus en haut. Symbole des barrières sociales et des vetos officiels qui séparent trop souvent le clergé du peuple, un cordon de police entoure le presbytère. Le prêtre irlandais reste ainsi retransché dans sa sacristie, prisonnier de formules et de cadres vieilliss. L'engagement physique de Jésus n'est plus un exemple à sa portée. Le Christ, Lui, était tout pour ses hommes. Il était dans le coup. Il assumait les malheurs de son pays et le destin de l'humanité. Il était le cadre de la vie tout court. Il partageait le sort de ses militants, leurs fêtes, leurs dangers. Il ne parlait pas la langue du gouvernement mais celle de son peuple. Il était l'un d'eux et le Martyr qui tombait pour Tous, c'était Lui. « Dieu s'est révélé à moi aussi, disait Pearse. Son Nom est Peuple et je L'ai reconnu dans le visage du Peuple muet, souffrant, souillé, hors-la-loi, mais splendide et fidèle. Oui j'ai vu son visage couvert d'ordures... c'était la Sainte Face ». Dans le Martyr à trois visages que nous présentent ici les Anglais, disloqué entre l'Ame qui prie, le Cœur qui souffre et le Corps qui saigne, pouvons-nous reconnaître le Crucifié ? Si c'est Lui, il y a longtemps qu'il a été vendu et livré à la vindicte des Phariséens. Nous n'assistons qu'aux derniers soubresauts d'un cadavre que l'on refoule déjà vers les bas-côtés lépreux du Sanctuaire...

La pensée de Sean Mac Queen n'en vole pas moins vers le prêtre, comme celle de tout Celte à l'Heure de la Mort. Peut-être une vieille ballade celtique remonte-t-elle aux lèvres du rebelle, dans son délire, quand il se traîne sur la neige vers la maison du Père ?

« Qui, dans la nuit d'hiver, prêtre aimé !  
 « Quand la froide bise mordait, est venu à la porte de ma cabane,  
 « Et sur le sol de ma chambre s'est agenouillé près de moi,  
 « malade et pauvre ! »

« Ah ! c'est vous, et vous seul ! prêtre aimé !  
 « Et c'est pour cela que je vous suis resté fidèle.  
 « Notre amour, ils ne l'ébranleront jamais  
 « puisque nous avons épousé ensemble la juste cause de l'Irlande ! » (1)

Mais le prêtre irlandais ne mesure pas la profondeur du mal. La rupture est tragique. Il est trop vieux et trop savant pour sauter dans la mêlée. Il envoie quelqu'un vers le rebelle. Mais il ne va pas au-devant de lui. Il préfère l'attendre au presbytère. La vie et la mort, elles, n'attendent pas. Le prêtre arrive trop tard au rendez-vous marqué par Dieu. Il ne peut que bénir les cadavres du rebelle et de sa fiancée réunis dans une fin brutale.

Tout compte fait, ce film nous apporte un témoignage sur nous-mêmes. Tous ses personnages nous font reconnaître des Bretons vivants. Comment pourrions-nous refuser de croire qu'ils sont vrais ?

Per an DOAREK.

(1) Pressensé, « L'Irlande et l'Angleterre depuis l'acte d'union jusqu'à nos jours », p. 389.

## Onklask - Onquête



## LE CONFLIT DES PRENOMS BRETONS

### GWENOLE HAG ERWAN

Gouenn a rit kelou a-zivout an anioù badiziant. Setu ar pezh a c'hoarvezas ganin. Va mab henañ **Gwenole-Herve** oa ganet e 1938. Mont a ris d'en disklariañ da dikêr ar 17vet Paris. Eur vaouez goz a zisklerias din n'em boa ket aotre da envel va mab Gwenole. Tabut etrezomp. An itron a roas din da lenn eul levrig merket warnañ an anioù aotreet hervez al lezenn. Aozet eo bet al levr-mañ e 1803 (décret impérial Napoléon). Gwenole zo skrivet war al levrig e div zoare : Guingalois ha Guingalaf a gav din. Mont a ris da gavout mestr ar bureo. N'helle ket ober muioc'h emezañ nemet gant aotre prokuror ar Republik, ha me pelloc'h. Ar prokuror a lavaras din em boa aotre da envel va mab Gwenole gant ma c'hellfen testeniañ e oa bet douget an ano-se gant eun den bennak. Setu ma chomas an trec'h ganin.

E miz ebrel 1940 e c'hanas va eil mab **Erwan-Arthur**. Mont a ris da dikêr an 10vet ar wec'h mañ da gas ar c'helou. Eun tortik yaouank a oa eno a grogas d'an gouennata perak envel va mab Erwan. Em edo o vont da zisplegañ din sorc'hennou gwrac'h ar 17vet, daou vloaz kent. Em edon gant va dilhad soudard. Krak e lavaris dezañ e oan ken gouizieq hag eñ war lezenn Napoléon ha kalz traou all. Lentaet an tortik a oa trec'het pelloc'h. « C'hoant am boa d'ho kuzuliañ hep-ken » emezañ. Ken sot ha ma'z eo ar Vretoned, neketa ?

Herve AR MENN.

### GWENOLA

Le 5 mai 1943, Dieu nous a donné une petite fille que nous avons décidé — ma femme et moi — de faire baptiser sous le nom de Gwenola. Quand je me présentai tout fier à la mairie en bonbon rose de la ville d'Aquitaine où j'habitais alors, un employé apoplectique me rabroua : « Gwenola ? Qu'és aco ? Nous n'avons pas le droit d'enregistrer de noms étrangers. »

— Pardon ! pas plus tard que le mois dernier vous avez inscrit la petite Iginia de mes voisins, les Mironello ?

— C'est parfaitement régulier ! J'inscris quatre fois plus de Primo, de Sexto, d'Edesio, d'Ignès et de Dolorès que de Joseph et d'Antoinette. Si vous étiez polonais ou tchèque, vous pourriez appeler votre fille Gwenola (sic). Mais les Français n'ont que le droit de choisir un des saints français de l'Almanach des P.T.T. Gwenola n'est pas un saint français... Voici ! » ajouta-t-il de l'air engageant de l'épicier qui étale sa marchandise en me tendant un calendrier orné de chromos rouges et bleus.

— Combien y a-t-il de saints à votre idée ? demandai-je.

— Un par jour : 365 en tout.

— Tous les saints de votre calendrier sont garantis français d'origine... même Wenceslas, Edwige, Elisabeth, Wilfrid et Stanislas ?

— Parfaitement.  
 — Vous êtes sûr qu'ils sont tous canonisés comme... Charlemagne dont le nom se trouve marqué le 28 janvier ?  
 — Mais oui !  
 — Permettez-moi de vous féliciter, Monsieur l'Employé, de votre science et de vos pieux scrupules. Vous avez fait des progrès en catéchisme depuis l'époque où le Maire de la ville était franc-maçon. Vous enregistriez alors pas mal de France, de Jofrette, de Fochette, de Muguette, de Violette et de Primevère. Je crois même que vous avez inscrit une Gameline ?  
 — C'est exact... c'était au début de la guerre...  
 — Saint Gamelin, sauvez la France ! C'est une appellation contrôlée !  
 — Il y a eu, depuis, le Maréchal. Et le Maréchal ne veut plus entendre parler que de saints homologués ainsi qu'une récente circulaire le rappelle.  
 — Je prétends que Gwenoé est un saint et que Landevennec où il vécut, se trouve actuellement en France.  
 — Prouvez-le ! Portez-moi un mot de l'Evêque ! » conclut-il en jetant un clin d'œil dévot vers le buste de la Mariane qui continuait d'exhiber son bonnet rouge sur une étagère en dépit des circulaires fulminantes de Pétain contre les icônes de la Troisième République.

C'est ainsi que le 6 mai 1943, je rendis visite à Mgr Théas, actuellement évêque de Lourdes. Son Excellence fit montre, au début, d'autant de préoccupations administratives que l'employé de mairie avait pu étaler de scrupules religieux.

« Il ne faut pas entrer en conflit avec les autorités civiles pour des choses qui n'en valent pas la peine. Saint Thomas nous l'enseigne... Donnez-moi le papier timbré que vous avez à la main ! »

— Je devine ce que vous allez me dire, Monseigneur : De qui est ce coup de tampon ? De César, n'est-ce pas ? Rendez donc à César ce qui est à César. Il ne s'agit pas d'un morceau de papier mais d'une enfant qui est de mon sang. Si j'ai le droit de l'envoyer en temps utile dans une école chrétienne, j'ai aussi celui de la mettre sous la garde du saint de mon choix. »

— Rassurez-vous, mon cher ami. Si je vous demande votre papier c'est pour établir le certificat de sainteté de Saint Gwenoé que vous m'avez demandé. Toutefois, réfléchissez-bien. Les Bretons sont des Français comme les autres... Il y a tellement de noms français si jolis sans aller prendre des noms de consonance étrangère. »

— Permettez-moi de préciser, Monseigneur. Les Bretons sont des Français comme les autres à condition que tout ce qui est breton soit reconnu et protégé comme national. L'administration nous classe-t-elle comme Français quand elle nous refuse le droit de donner un nom breton aux enfants que nous confions à la France ? »

Quelques minutes après je quittais le château de Montauriol avec une attestation ainsi rédigée :

« L'Evêché certifie que Gwenoé est un saint. Saint Gwenoé est mentionné au martyrologe de l'Eglise Catholique. Il fut abbé de Landevennec (France). Il est le patron de nombreuses paroisses de Bretagne. » Le tout dûment paraphé et scellé aux armes de Son Excellence (1).

Le Secrétaire de Mairie examina le certificat de bonnes mœurs de St Gwenoé après l'avoir revêtu de son tampon.

« Enfin, murmura-t-il avec un gros soupir, appelons-la Gwenoé puisque l'Evêque l'a dit ! »

— Pardon, Gwenoé, c'est une fille...  
 — En français Gwenoé fait Gwénoclette. Je ne suis pas forcé de savoir votre breton, moi ! Manquerait plus que ça ! Force doit rester à la Loi ! »

Ici prend place une scène muette sur laquelle je préfère laisser tomber le rideau. L'employé semblait ne pouvoir quitter des yeux mes deux poings fermés : Un accident est si vite arrivé !...

C'est ainsi que ma fille fut nommée Gwenoé.

(Enquête à suivre.)

Pierre LE DOAREC.

(1) Ce document peut-être consulté aux bureaux de Sked.

## SKED

CAHIERS DES JEUNES CHRETIENS CELTES

Directeur : P. KERAOD — Administrateur : J. MORIN  
 Direction et Rédaction : 42, Rue Falguière, PARIS XV<sup>e</sup>

Abonnements (4 cahiers) : 250 fr.

Abonnements de soutien : 500 et 1.000 fr.

Vente au Numéro : 70 fr.

Envoi de fonds : M. J. MORIN, 7, Rue des Chantiers, PARIS V<sup>e</sup> — Compte Chèque Postal PARIS : 6563-82.

Echange : SKED fera un service d'échange avec toute publication qui en manifesterait le désir.

## EN HON TIEGEZH

Yann-veir Boezell-Gervourc'h hag Ivona a Ragenel zo bet euredet en iliz Kas  
 vellun-Wennial, d'an 12 a viz eost 1948.

Jakez Fournier ha Gaël Henaff o deus unanet o diw vuhez en iliz Lababan  
 d'an 9 a viz du 1948.

Yann Vilhour ha Mona ar Bolez zo bet dilmzet e Kremlin-Winchester (Paris),  
 d'ar 5 a viz Kerzu 1948.

Andrew Lukaz ha Tereza Lena zo bet euredet en iliz ar Faoued d'ar 4 a viz  
 genver 1949.

Rozenn v-Beleg, eus Moelan-war-Vor, zo laouen o kemenn deoc'h eo bet ganet  
 dezhi ur breurig ALAN d'ar 26 a viz du 1948.

## RA VO MEULET AN AOTROU !

### EMBANNET EVIDOC'H

AL LIAMM, Kele'gelaouenn daouvielik, komanant 600 lur. — P. Le Bihan,  
 1, avenue Marceau, Trappes (S.-et-O.).

Niv. 10 « Al Liamm » a zegas deomp danvez fonnus ha talvoudus Danevell  
 nevez Roparz Hemon a ziskouez nen deo ket bet dilezet gant e awen vrestat, e  
 bezhig-c'hoari a ro deomp da analat aer Iwerzhon, ha dreist-holl e Ganenn evit  
 dez e Anaoñ a vano evel unan eus ar barzhonegoù gwellañ bet savet gantañ.  
 Aboezen a chom par dezhañ-e-hunan, ha frond ar yaouankted zo gant danevel  
 yac'h Kerlann. An awen gristen a ro deomp teir barzhoneg brav gant Benead,  
 ha hengoniou ar baganiezh a vez dezrevellet deomp gant Arzhel Even en ur studia-  
 denn gelennus, danvez awalch da d'abatal-enni.

Siouazh deomp, an dastumadenn a ziouer atav an difazier a ranker  
 kaout pa embanner oberoù ar vrezhonegerion nevez. Ar remañ a vez anavet ker-  
 kent, ha pa gemmont o anv. Frazennoù a lenner alies, pennadoù a-bezh a wezhioù,  
 da reiñ un taol-gwad d'un den kizidik war ar yezh. Ha daoust ha ne vize ket  
 aesoc'h skrivañ ne c'heller ket, kentoc'h eget a'eo ket gallus, ha digor e-lec'h nañ  
 serret ? Brezhoneg eun, ya ! Met eunnt ho spered da gentañ !

LA RIVIERA BRETONNE, Bulletin mensuel des Bretons de la Côte d'Azur,  
 8, rue Rossini, Nice. Très dynamique. Un exemple pour tous les journaux de  
 liaison des Bretons émigrés.

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 1949

3197 Imp. La Mouette - La Baule

Le Gérant : P. KERAOD



(Photo Mikaël Audrain).

## L'APPEL DE LA JEUNE CELTIE